



J-COLL. VOLANTE



*Biblio-  
theque  
de la Ville de  
Montreal*

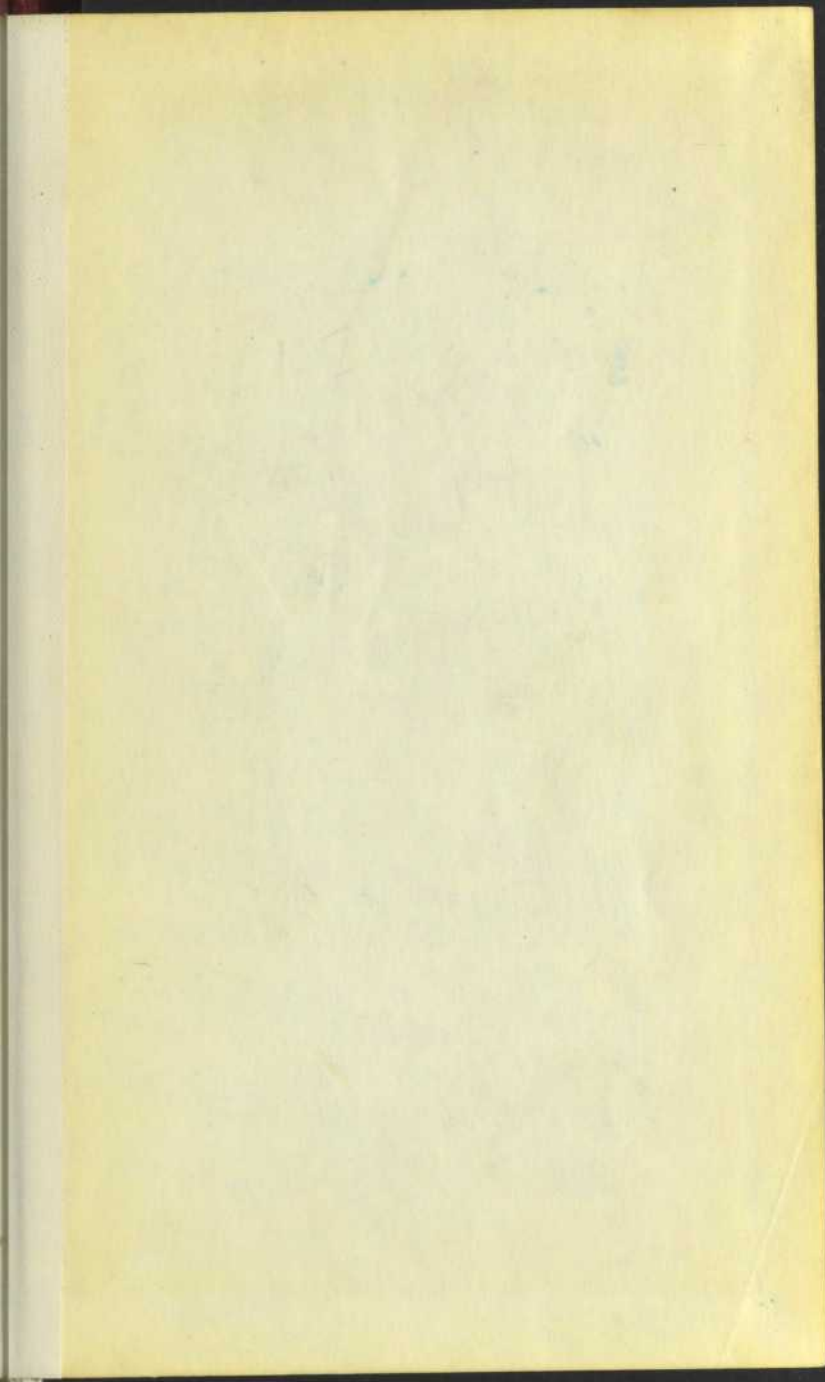
*Montreal  
City  
Library*

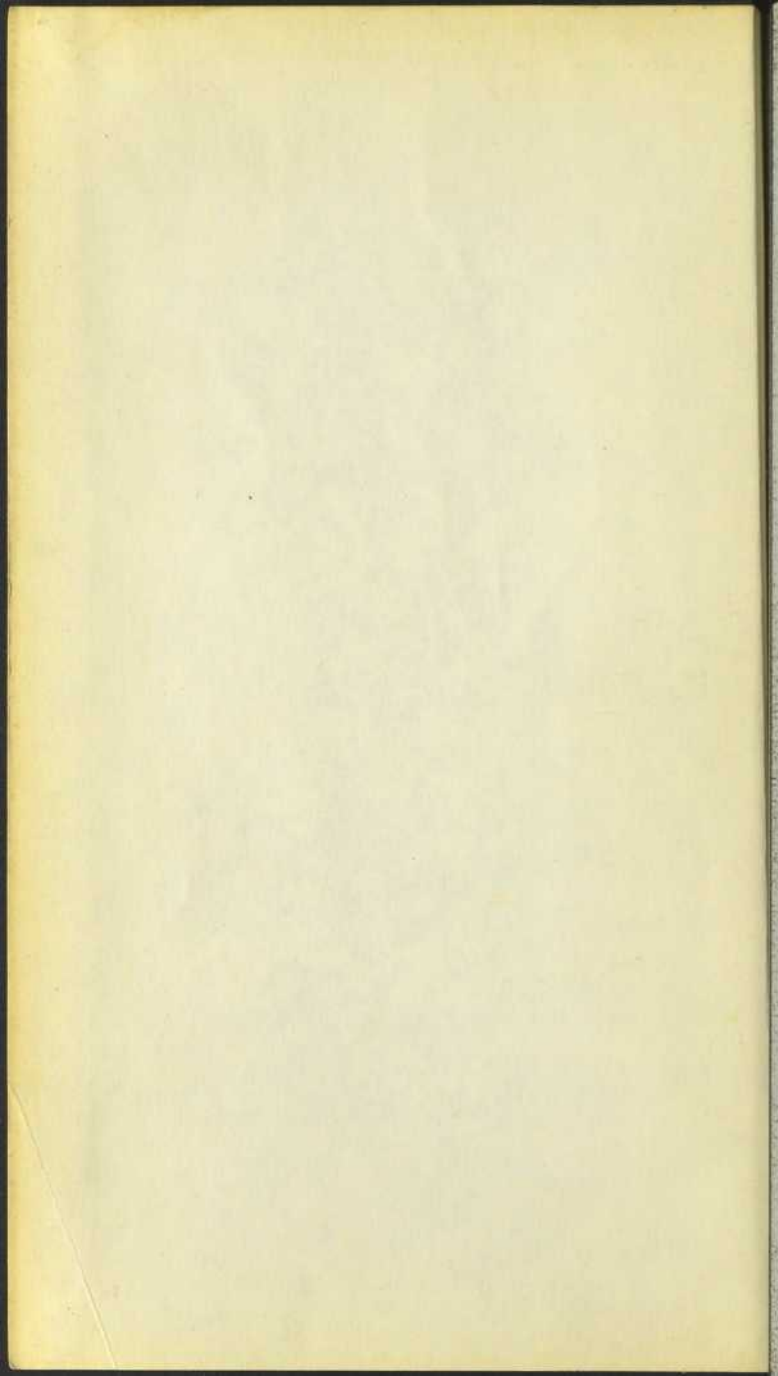


398.4

B

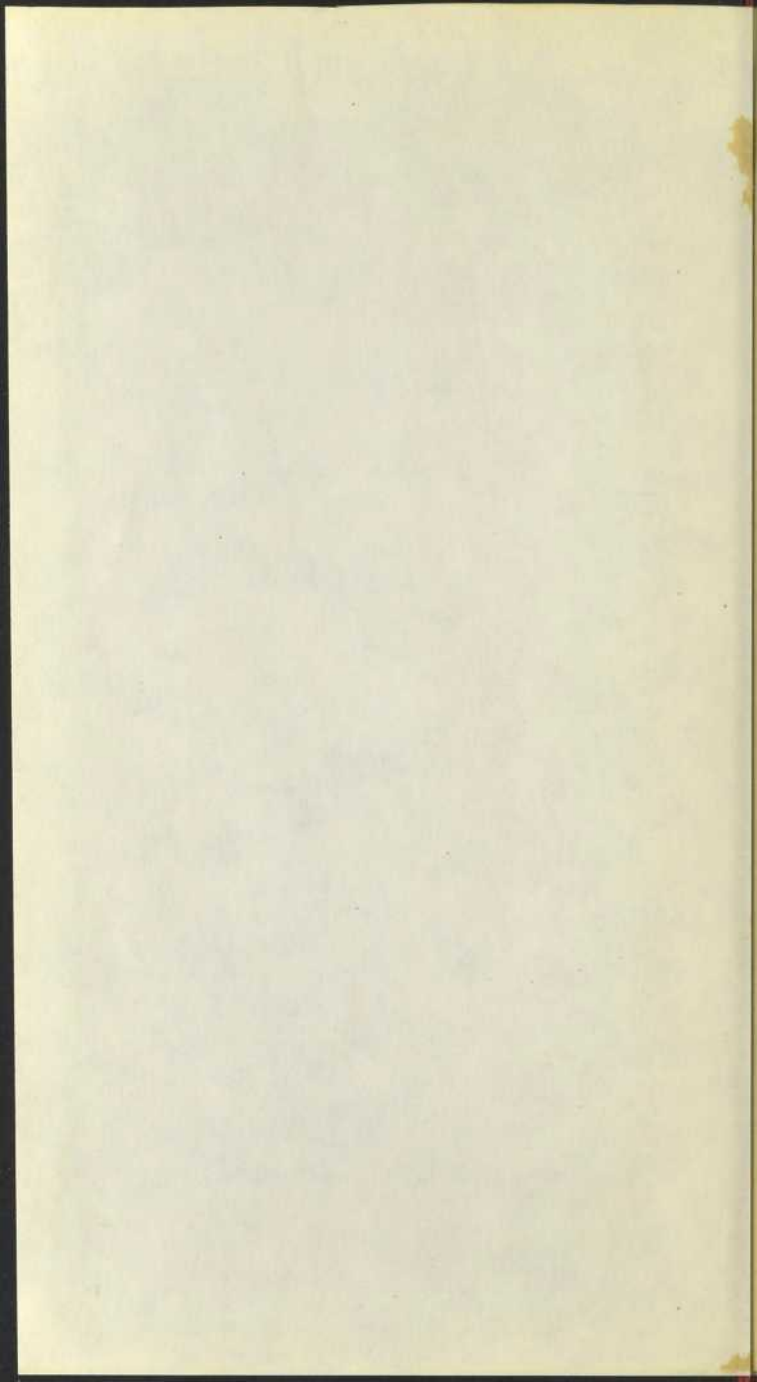
242011



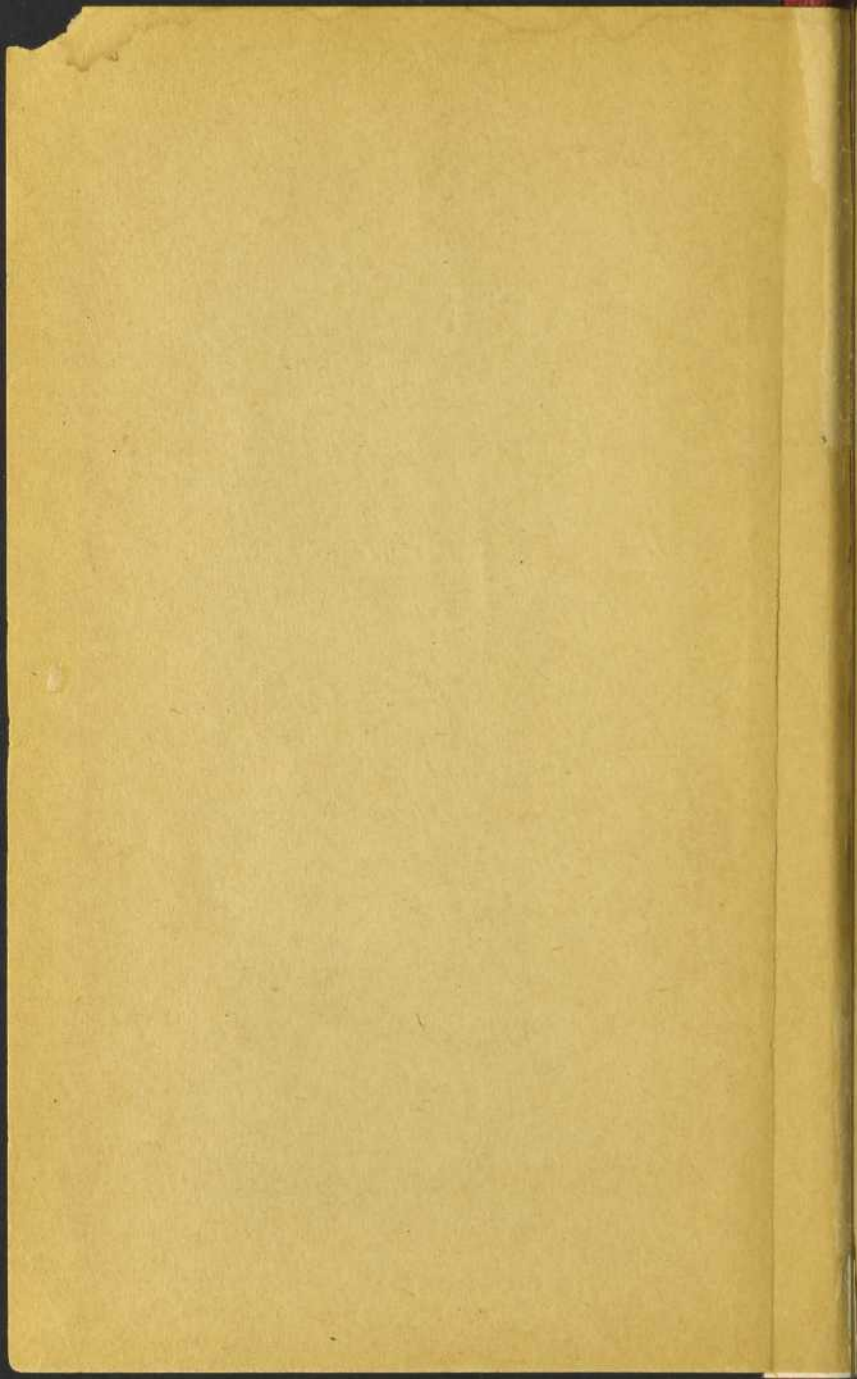


No 1301

Imprimé au Canada. — Printed in Canada.



IL ÉTAIT UNE FOIS...



MARIUS BARBEAU

IL ÉTAIT UNE FOIS

ILLUSTRATIONS DE  
PHOEBÉ THOMSON



ÉDITIONS BEALCHEMIN

RETIRÉ DE LA COLLECTION  
DE LA  
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

J-CV

Droits réservés, Canada, 1935,  
par Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

Copyright U.S.A., 1935.

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN  
30  
MONTREAL

PS  
9503  
A7I43  
1935  
Ex. 2

242011

## PRÉFACE



*Comme la plupart des enfants canadiens d'il y a quarante ans, j'entendis raconter plus de contes traditionnels que je n'eus l'occasion d'en lire. Le commerce de librairie ne pénétrait guère, alors, dans nos campagnes, et les imageries de France étaient loin de suffire au goût insatiable que la jeunesse éprouve pour la féerie. Tout au plus les parents adonnés à la lecture répétaient-ils quelques contes des "Mille et une nuits", qui s'étaient infiltrés dans le terroir laurentien.*

*Ce fut à Lorette, près Québec, que, mes études terminées, j'entendis de nouveau raconter des contes populaires par Prudent Sioui et sa femme, métis hurons, qui les détaillaient avec verve et avec charme. Leurs récits, qu'ils tenaient des anciens d'entre eux, remontaient à la France d'autrefois, comme "L'Eau de la fontaine de Paris", aux fabliaux du*

moyen âge, comme "Les Secrets du lion, de l'ours et du loup", ou aux féeries orientales, comme "Les sept montagnes vertes". Une fois commencée, la recherche de nos contes ne devait pas tôt se terminer. Elle se continue encore. Les enfants des villages et des villes pourront dorénavant lire ce que, naguère, ils auraient pu entendre à la campagne, aux veillées du bon vieux temps.



BIBLIOTHÈQUE  
DE  
MONTREAL



© H. G. P. S.



## LE SAC DE ROBERT



Il est bon de vous dire qu'il y avait une fois, un homme pauvre nommé Robert. Il était si pauvre que pour tout avoir il possédait un seul grain de blé dans son sac.

Il arrive, un jour, à une maison et demande :

— Madame, voulez-vous que je laisse mon sac dans votre escalier? J'aimerais faire une promenade à mon aise.

— Oui, monsieur, comme il vous plaira!

Laisse son sac et va se promener.

Entre une poule. La poule voit le sac, met la tête dedans, mange le grain de blé.

Lorsque Robert revient chercher son sac, la femme lui dit :

— Monsieur, il vous est arrivé une rude mal-

chance. Ma poule a mangé tout votre blé.

— Tonnerre de marcassin ! dit Robert, bouillant de colère. Je veux la poule ou mon grain de blé. Il faut choisir.

— Prenez la poule et filez ! Que je ne vous revoie plus de la vie !

Il prend la poule, la met dans son sac et s'en va, marche, marche. Arrive à une autre maison.

— Madame, voulez-vous que je mette ma poule dans votre étable. J'aimerais faire une promenade à mon aise.

— Oui, monsieur, comme il vous plaira !

Robert met la poule dans l'étable et va se promener. Pendant qu'il est parti, le cochon entre dans l'étable, mâche le sac, mange la poule.

Voilà Robert qui revient.

— Monsieur, dit la femme, il vous est arrivé une rude malchance. Mon cochon a mangé votre poule.

— Tonnerre de marcassin ! dit-il, bouillant de colère. Me faut la poule ou le cochon ; me faut la poule ou le cochon.

La femme répond :

— Prenez le cochon ! Que je ne vous revoie plus jamais de la vie !

Robert prend le cochon, le met dans son sac, se remet en route. Il arrive à une autre maison.

— Madame, dit-il, voulez-vous que je mette mon cochon dans votre étable ? J'aimerais faire une promenade à mon aise.

Elle répond :

Comme il vous plaira !

Robert met le cochon dans l'étable et s'en va en promenade. Pendant qu'il est parti, la vache entre à l'étable, aperçoit le sac, le prend pour une botte de foin, mange le sac et le cochon.

Lorsque Robert revient : la femme lui dit :

— Monsieur, il vous est arrivé une rude malchance. Ma vache est rentrée à l'étable ; elle a mangé votre cochon

— Il me faut la vache ou le cochon, dit Robert, bouillant de colère ; il me faut la vache ou le cochon.

— Prenez la vache ! Que je ne vous revoie plus jamais de ma vie !

Prend la vache, se remet en route et va à une autre maison.

— Madame, voulez-vous que je mette ma

vache dans votre écurie? Je voudrais aller me promener à mon aise.

— Oui, monsieur, comme il vous plaira!

Avant de partir en promenade, Robert dit à la petite fille de la maison :

— Ma petite fille, tu soigneras ma vache. Donne-lui des feuilles de chou, que tu trouveras au ras du four.

La petite fille ne comprend pas ce que veut dire "au ras". Mais, comme il y a des feuilles de chou sous le four, elle emmène la vache au four.

La vache ne peut pas manger sous le four. La petite fille dit :

— Quelle bête de vache!

Bat la vache, bat la vache, tue la vache.

Lorsque Robert revient, la femme lui dit :

— Monsieur, vous avez eu une rude malchance. Votre vache était bête comme pas une. Ma petite fille l'a tuée parce que la vache ne faisait pas comme vous avez dit; elle ne voulait pas manger sous le four.

— Sous le four! dit Robert, bouillant de colère. Quelle simple d'enfant qui ne comprend pas le bon français! J'avais dit: au ras du four.

— Au ras du four, répète la femme, sans comprendre.

— Me faut la petite fille ou bien la vache, dit Robert; la petite fille ou bien la vache.

Il va prendre la petite fille et la femme cherche à l'en empêcher. Mais d'une gifle il couche la femme par terre et apporte la petite fille dans son sac.

Se remettant en route, il arrive à une autre maison, où demeure la marraine de la petite fille.

— Madame, voulez-vous que je mette mon sac dans votre escalier? J'aimerais aller en ville, faire une promenade à mon aise.

— Monsieur, comme il vous plaira!

Il met le sac dans l'escalier et va se promener.

C'est l'heure du souper, les gens de la maison mangent de la bouillie. Les enfants disent:

— Maman, que la bouillie est bonne! J'en veux encore.

Le sac se met à remuer dans l'escalier, et la petite fille dedans dit:

— Que j'ai faim, ma marraine! Moi aussi je voudrais de la bouillie.

La femme, surprise, va voir au sac, trouve

sa filleule, la fait sortir et la cache sous son lit, avec trois assiettes de bouillie. Dans le sac, à sa place elle met trois gros matous enragés.

Robert revient, et la femme lui dit :

— Monsieur, il vous est arrivé une rude malchance.

Mais Robert ne veut pas entendre raison. Il prend son sac et se remet en route. Marche, marche.

Après avoir marché longtemps, il dit :

— Qu'est-ce que ma petite fille a à tant grouiller ?

Ouvre le sac, regarde dans le sac.

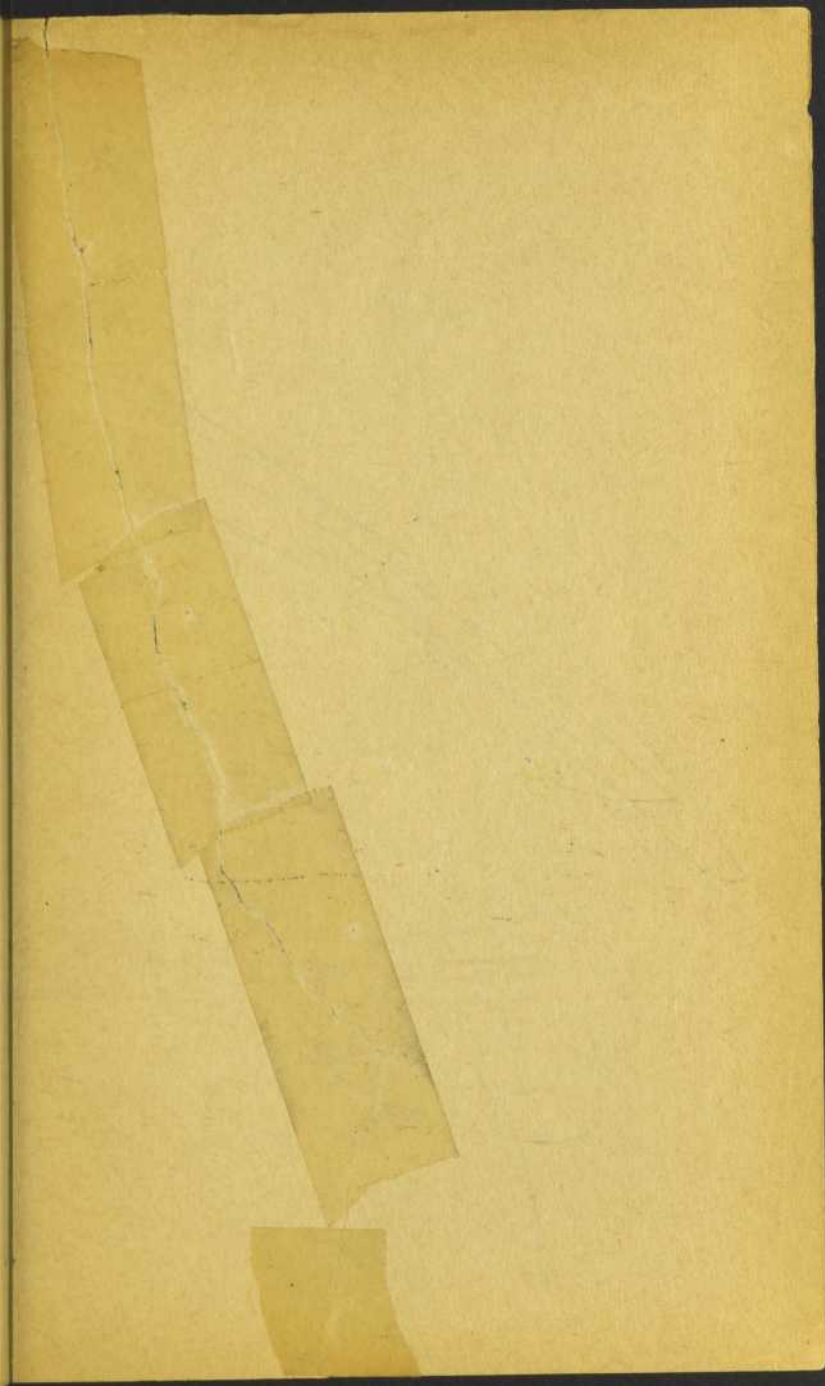
Les trois gros matous lui sautent à la tête, au cou, à la poitrine.

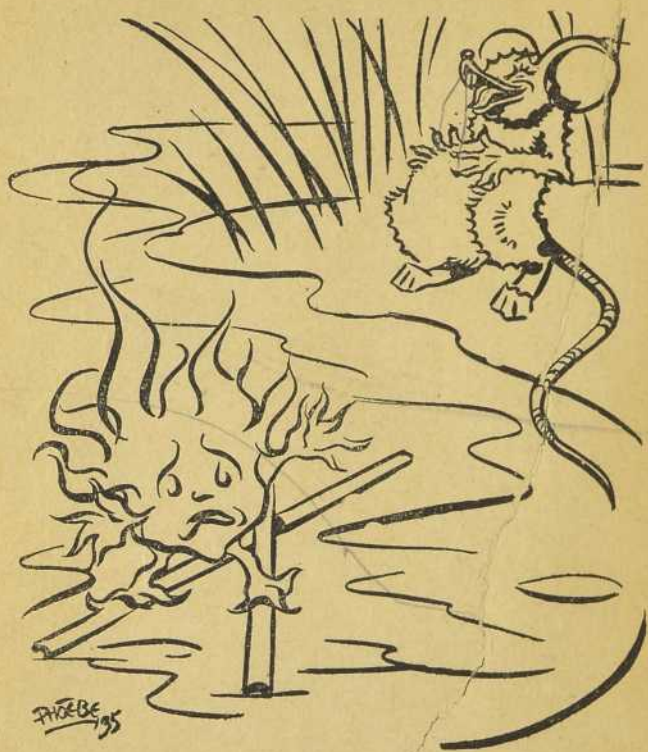
C'en est fini de Robert. Ils l'ont fait mourir.

Lorsque j'ai passé là, l'autre jour, j'ai trouvé le sac vide, le long du chemin. Je n'ai pas même pris la peine de le ramasser.

*(Ce petit conte me fut récité, en 1916, aux Eboulements, Charlevoix, par la petite Annette Tremblay, alors âgée de six ans. Elle l'avait appris de sa mère, Marie Tremblay.)*







## LE CHARBON VIF



Il y avait, une fois, une petite souris et un charbon vif. La petite souris dit au charbon :

— Si tu le veux, nous traverserons la rivière.

— Comment traverser la rivière : nous n'avons pas de bateau.

— Ce n'est pas malin. Nous mettrons deux brins de paille en croix, sur lesquels nous traverserons.

— Mais, la souris, tu es folle ! Ne sais-tu pas que je mettrais le feu à la paille. Nous nous noyerions.

— Petit charbon vif, c'est toi qui radotes ! Comment pourrais-tu, dans l'eau, incendier les pailles. L'eau éteindrait le feu. Viens donc, peureux !

Il proteste bien un peu, mais son amie fait tant de minauderies qu'elle finit par le gagner.

La petite souris, prenant deux brins de

paille, les pose en croix dans l'eau et fait monter le charbon, qui avait bien peur, allez ! Puis elle pousse l'embarcation au large, en disant : Bon voyage ! Je te rejoindrai bien.

A peine a-t-elle prononcé ces mots que pouf ! une petite fumée s'élève de l'eau. Le charbon ardent, ayant mis le feu à la paille, avait voulu se débattre ; il était tombé à l'eau, et se noyait. La petite souris, le voyant à la dérive, tout noirci, se pâme de rire. Elle rit tant et si fort que sa petite panse en crève comme une bulle de savon.

— Bon ! dit-elle, c'est ma punition. Me voilà bien prise ! Que faire ? Mais, j'ai une idée : je vais me rendre chez le cordonnier, qui me recoudra.

Elle part tout sur un côté, marche, marche, marche. Elle arrive en boitant chez le cordonnier.

— Cordonnier, bon cordonnier, veux-tu, s'il te plaît, coudre ma petite panse ?

— Je te raccommoderais bien, ma petite, mais je n'ai pas de soies pour en faire du ligneul. Va en demander à la truie, et, si elle t'en donne, je recoudrai ta petite panse.

Elle se remet en route, arrive chez la truie.

— Truie, bonne truie, veux-tu me donner des soies, pour que le cordonnier en fasse du ligneul et couse ma petite panse?

— Ma petite, je t'en donnerais bien, mais je n'ai qu'une pensée: ma faim! Va dire au meunier qu'il se dépêche, il me faut du son. Après avoir mangé, je te donnerai toutes les soies qu'il te faudra.

La petite souris s'en va, clopin-cloquant, chez le meunier.

— Meunier, bon meunier, veux-tu me donner du son pour la truie, qui me donnera des soies. Et le cordonnier raccommodera ma petite panse.

— Je t'en donnerais bien, mais le grain à moudre n'est pas encore récolté. Va demander au champ de m'en donner et je te le moudrai en son.

Pauvre petite souris! Elle reprend la route, ses boyaux à la main, marche, marche. Arrivée au champ, elle s'écrie:

— Champ, bon champ, veux-tu me donner du grain pour que le meunier me donne du son pour la truie, qui me donnera des soies pour le cordonnier? Et le cordonnier raccommodera ma petite panse.

— Comment veux-tu, ma mignonne, que je te donne du grain, moi qui suis tout appauvri. Va dire au bœuf qu'il me donne du fumier pour m'engraisser. Je te donnerai du grain pour le meunier, le meunier te donnera du son pour la truie, et la truie te donnera des soies pour le cordonnier, qui raccommodera ta petite panse.

Se traînant les pieds, elle s'en va chez le bœuf, et lui demande :

— Bœuf, bon bœuf, donne-moi donc du fumier pour le champ, qu'il me donne du grain pour le meunier, qui me donnera du son pour la truie, qui me donnera des soies pour le cordonnier? Et le cordonnier raccommodera ma petite panse.

— Comment veux-tu, petite souris, que je te donne du fumier pour le champ, moi qui me meurs de soif. Va donc me chercher de l'eau à la rivière.

De peine et de misère, la petite souris va à la rivière chercher de l'eau, qu'elle apporte au bœuf, qui lui donne du fumier, qu'elle porte au champ, qui lui donne du grain pour le meunier.

Le meunier lui donne du son, qu'elle porte à la truie; la truie lui donne des soies pour le cor-

donnier. Le cordonnier fait des soies son ligneul, puis il coud la petite panse si bien qu'on y voyait ni points ni couture.

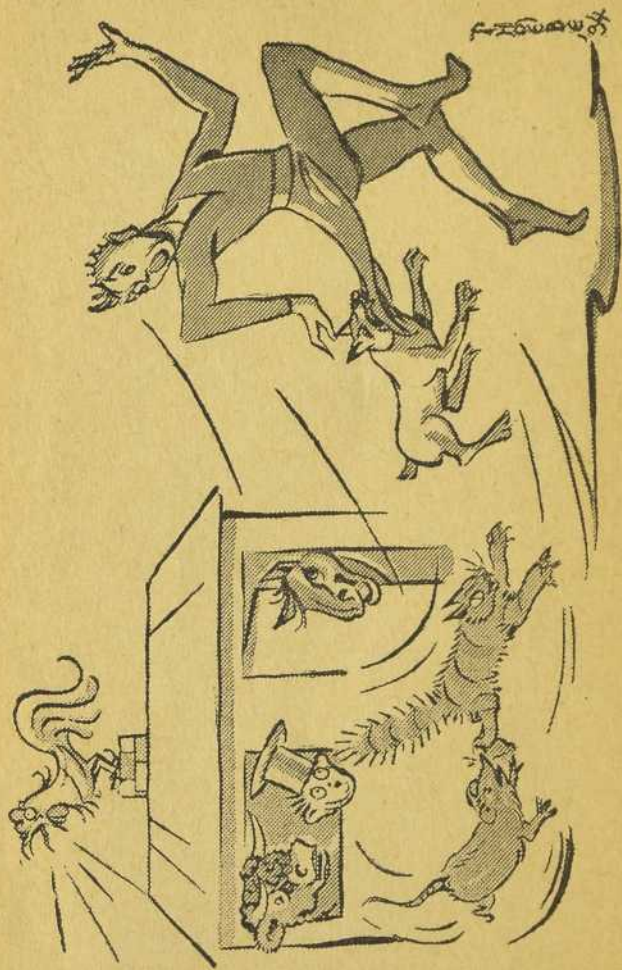
La petite souris remercie le cordonnier et file au plus vite, jurant bien de ne plus rire du malheur du prochain.

Moi qui vous le raconte, j'ai marché sur la queue de la petite souris qui a fait :

Kit-kit!

Mon conte est fini.

*(Rengaine populaire provenant de la Malbaie, Charlevoix, et recueillie par Malvina Tremblay, à Ottawa, de Hélène Landry.)*



## LE BOULANGER S'ENRICHIT



Il y avait, une fois, un boulanger.

Ce boulanger entend dire que les gens du village voisin, dont le nom est Pauvreté, sont en proie à la gêne. Le village est tout petit, les hommes ne se mettent guère en peine, les femmes ne sont pas industrieuses et, pour comble de malheur, les forêts des alentours sont infestées de voleurs.

— Si j'allais y vendre une fournée de pain, se dit le boulanger, je ne manquerais pas de me faire de nouveaux clients.

Il fait une bonne cuite, charge sa voiture, et le voilà, de bon matin, parti pour Pauvreté.

Le chemin est long et mauvais; il n'arrive au terme de son voyage que tard, dans l'après-midi, et il a tôt fait de vendre son pain, si vous voulez, mais à crédit.

Les affaires en souffrent, se dit-il, quand on refuse de faire crédit.

Après avoir laissé paître son cheval le long

du chemin, il remonte dans sa voiture à pain et, faisant claquer son fouet, il reprend la route de chez lui.

Il n'a pas fait dix pas qu'un bœuf, lui fermant la route, dit :

— Bon boulanger, depuis longtemps la misère règne ici. Impossible d'y tenir plus longtemps ! Les voleurs ont tout pillé. Il n'y a plus, ici, que moi de bête à cornes. Je suis sûr qu'on va me tuer, pour me mettre au pot. Aie pitié de moi. Emmène-moi loin d'ici !

— Que vont dire les gens du village, si je me mêle de leurs affaires ?

— Ne crains rien ! Ils vont penser que je suis tombé aux mains des pillards, dans la forêt.

— Monte dans ma voiture, dit le boulanger.

Un peu plus loin, un gros chien l'arrête et dit :

— Bon boulanger, tu emmènes le dernier bœuf de mon village. Je t'en porte plainte, moi qui n'ai pas depuis longtemps rongé un os. Laisse-moi donc suivre ta voiture !

— Suis-la tant qu'il te plaira, dit le boulanger.

Un coq saute sur le seul piquet qu'il y a, à la dernière maison du village, et crie :

— Bon boulanger, les voleurs, hier, sont venus prendre la dernière poule de mon poulailler. C'est à n'y plus rien comprendre ! Emmène-moi !

— Monte dans ma voiture, dit le boulanger.

Un arpent plus loin, un gros rat sort du ruisseau, et dit :

— Bon boulanger, il n'y a plus, dans le village, rien à voler. Si tu ne m'emmènes, je vais mourir de faim.

— Monte dans ma voiture, répète le boulanger.

Après le rat, c'est un gros chat qui arrive en courant :

— Bon boulanger, tu es en train de m'ôter le seul rat qui reste, à Pauvreté. Que vais-je faire, moi qui le laissais grossir avant de le dévorer ! Emmène-moi avec toi !

— Monte dans ma voiture, répond le boulanger.

\*

\* \*

La voiture est pas mal chargée, les chemins

sous bois sont mauvais, la nuit est arrivée. Que faire?

Le boulanger voit une petite lumière, au loin, près du grand bois. Arrête son cheval et regarde. Pris de curiosité, il va à travers champs s'enquérir, sur la pointe des pieds.

Arrivé à une petite maison, il aperçoit, par la seule fenêtre, trois voleurs, qui comptent leur argent autour d'une table ronde.

Sans éveiller leur attention, il retourne à sa voiture et remmène avec lui, à la cabane, tous ses animaux, depuis le plus gros jusqu'au plus petit. Il les range en silence autour de la cabane. Les voleurs sont tellement occupés à compter leur argent qu'ils n'ont d'oreilles que pour le bruit du métal.

Au signal que donne le boulanger, le cheval se met à hennir et à ruer sur la porte de la maison; le bœuf beugle et donne des coups de cornes; le chien jappe et gratte la terre; le coq ne se fait pas attendre; il chante son cocorico et il bat des ailes; le chat commence à miauler, et le rat à crier de son mieux, pip-pip! Le boulanger, avec son bâton, frappe les murs à tours de bras, en criant:

— Au voleur, au voleur!

Les voleurs, pris de panique, déguerpissent sans même prendre le temps de ramasser leur argent, sur la table.

Voler un voleur n'est pas un vol! Aussi le boulanger ne se fait-il pas scrupule de ramasser le trésor :

— Me voilà bien payé de ma fournée de pain.



Comme il se fait tard, impossible de se remettre en route. Mais, pense le boulanger, que faire si les voleurs reviennent sur leurs pas.

Faut faire le quart.

Pour ne pas être pris par surprise, il range ses animaux :

A la porte, sous le perron, il place le chien.

— Mon chien, jappe et puis mord-les, s'ils reviennent!

Au bœuf, qu'il place derrière la porte, il dit :

— Couche-toi là, mon bœuf. S'ils entrent, reçois-les à coups de cornes.

Attachant son cheval au pied du lit, il lui dit :

— Toi qui es bien botté, dit-il, donne-leur une bonne ruade!

Et il met ainsi chacun à son poste: le chat dans l'escalier, le rat, au foyer éteint, et le coq, dehors, sur la cheminée.

Puis, il s'endort sans inquiétude.

\*

\* \*

Les voleurs épeurés ne courent pas bien longtemps avant de s'apercevoir de leur bêtise, la plus grave de toutes les bêtises: dans leur panique, ils ont oublié leur trésor.

— C'est ta faute, dit l'un, accusant l'autre de sa poltronnerie.

La chicane entre eux reprend de plus belle.

— Non, c'est la tienne! répond l'autre. Tu n'es qu'un peureux.

— Tu me traites de peureux, toi! Tiens!

Pan!

Pan, pan!

Ils se battent si longtemps et si bien que tous deux tombent à terre, sans connaissance.

Le troisième, après avoir réfléchi, se décide

de retourner à la maison, chercher l'or qu'ils y ont laissé.

Il arrive, tâtonnant, en pleines ténèbres. N'entendant aucun bruit, il s'avance sur la pointe des pieds, monte sur le perron.

Rien ne bouge.

S'enhardissant, il entre et se dirige vers la table, pour ramasser l'or.

Le bœuf se lève, derrière la porte, lui donne un grand coup de cornes au derrière et l'envoie rouler dans l'escalier.

Le chat se réveille, tombe en miaulant sur la tignasse du voleur et lui laboure le visage de ses griffes.

Abasourdi, le voleur roule en bas de l'escalier et arrive tête en avant, dans le foyer.

Le rat, se réveillant en sursaut, fait pip-pip et lui mord le nez jusqu'au sang.

\*

\* \*

Le voleur prend son élan. et saute par-dessus la table, vers le lit.

Le boulanger, qui l'attend, un rondin à la main, se jette sur lui en criant :

— Au voleur !

Le cheval, qui ne goûte pas cette visite, lui

envoie une ruade qui l'envoie au travers de la porte, droit comme une flèche.

La peur et l'air froid aidant, le voleur se remet sur ses pieds pour prendre la poudre d'es-campette.

Mais le chien se réveille sous le perron, l'attrape par la queue de son habit, puis au califourchon, et lui fait sentir ses crocs.

— Seigneur ! miséricorde ! crie le voleur, se croyant aux prises avec les mauvais esprits.

— Cocorico ! lui répond le coq, perché sur le haut de la cheminée.

Le voleur, prenant ses jambes à son cou, déguerpit au plus coupant. Mais le chien tient encore bon.

Le bœuf se met à beugler et, bondissant dehors, se lance à sa poursuite.

— Moi aussi ! hennit le cheval.

Le chat, miaulant, en fait autant et, pour aller plus vite, saute sur le dos du chien.

— Pip-pip, crie le rat. Pas si vite ! Attendez-moi donc !

— Cocorico, cocorico ! carillonne le coq, chantant la victoire.

Le boulanger, lui, ne s'est pas autant dérangé. Sa tête sur un sac d'or, bien couché, il a

cogné un bon somme. J'en aurais fait autant.

\*

\* \*

Le lendemain matin, il attèle le cheval et se remet en route avec ses animaux.

— Pip-pip! fait le rat.

— Cocorico, cocorico! chante le coq.

Arrivant au village, le chien jappe, le chat miaule, le bœuf beugle et le cheval hennit.

Les gens, apprenant que le boulanger a fait de bonnes affaires, fêtent joyeusement son retour.

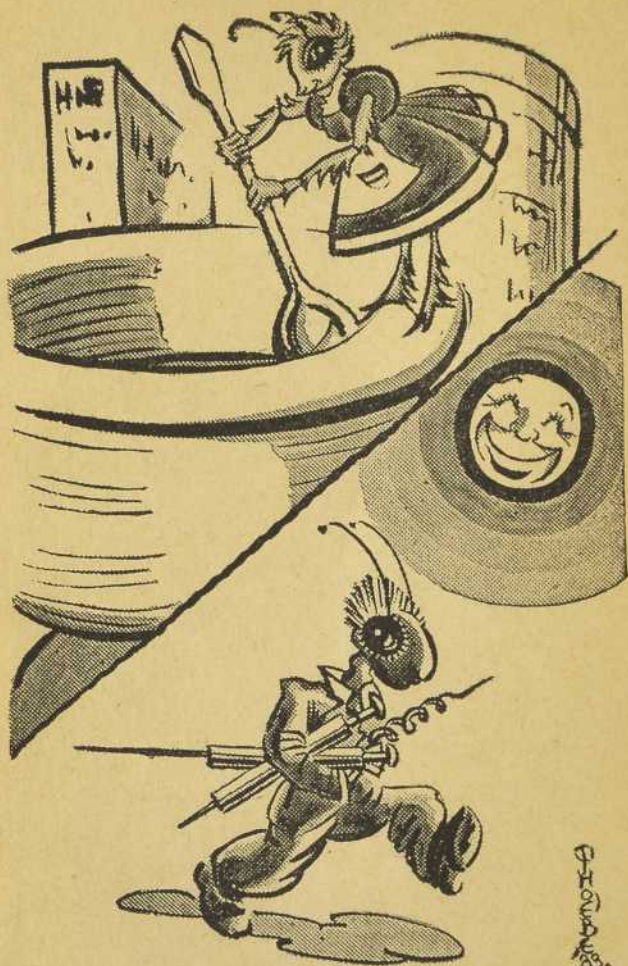
Le village de Pauvreté, ayant eu des nouvelles, envoyèrent une délégation pour protester.

— Comment le boulanger a pris le chien, le bœuf et le coq, pour ne pas parler du rat!

Tout finit par s'arranger pour le mieux. Le boulanger a gardé sa ménagerie, en promettant à Pauvreté de lui envoyer, chaque semaine, une cuite de pain frais. Ce qui est plus, il a tenu sa promesse.

Tout est bien qui finit bien.

*(Conte d'enfants communiqué par  
Adélaré Lambert, Berthier-en-haut.)*



Chouan

## PUCE EST MORTE



Il y avait, une fois une puce et un pou. La puce était assez maligne, comme ses sœurs sauteuses, les pucerons, et le pou, un peu sournois, comme les poux de la démangeaison. Ils se sont mariés et, malgré leurs manies naturelles, ils ont fait bon ménage.

Un jour, Pou part comme d'habitude avec ses grappins et sa lancette, pour faire une bonne bourrée d'ouvrage, dans les bosquets des alentours.

Puce, après son départ, se met en frais de faire le ménage, laver la vaisselle et ranger les bibelots. Comme c'est la journée de la cuite du pain pour la semaine, elle va à la huche, pour préparer sa pâte. Elle soulève le couvercle et, se penchant trop, elle perd l'équilibre, et tombe tête première, dans la huche, s'empêtre dans la pâte, et s'évertue à crier : "Pou, au secours !" Personne ne l'entend. Elle meurt, la malheureuse, étouffée.

Pou arrive, à l'heure du repas. Il est étonné de voir le poêle sans feu, la table sans repas, et la maison plongée dans le silence.

— Puce, pense-t-il, veut me jouer un tour; elle est si *étrivante*.

Mais qu'est-ce que c'est que ça? La huche ouverte!

Il a la curiosité de regarder dedans. Il trouve Puce les pattes en l'air, enroulée dans la pâte, victime de son devoir. Grand chagrin de Pou! Larmes et les hauts cris.

La porte, entre-baillée, entend ces lamentations.

— Qu'as-tu donc, pauvre Pou, à tant pleurer?

— Tu ne sais donc pas?

— Non!

— Puce est morte et Pou pleure.

— Si Pou pleure, dit Porte, moi je sors de mes gonds.

Les poules, sur le tas de fumier, entendent Porte se dégonder. Elles caquettent:

— Qu'as-tu donc, pauvre Porte, à te dégonder?

— Vous ne savez donc pas?

— Non!

— Puce est morte, Pou pleure, et moi je me dégonde.

— Si Porte se dégonde, nous, nous jetons nos plumes au vent.

Le tas de fumier, voyant les plumes au vent, demande :

— Qu'avez-vous, mes pauvres Poules, à jeter vos plumes au vent?

— Ne sais-tu donc pas?

— Non!

— Puce est morte, Pou pleure, Porte se dégonde, et nous, nous jetons nos plumes au vent.

— Si mes Poules jettent leurs plumes, moi je me charroie.

Le chat, voyant le Tas de Fumier se charroyer, demande :

— Qu'as-tu donc, pauvre Tas, à te charroyer comme ça?

— Tu ne sais donc pas?

— Non!

— Puce est morte, Pou pleure, Porte se dégonde, Poules jettent leurs plumes au vent, et moi, je me charroie.

— Si Tas se charroie, moi je miaule sur le toit.

Le chien, entendant Chat miauler sur le toit, demande :

— Qu'as-tu donc, pauvre Chat, à tant miauler ?

— Tu ne sais donc pas ?

— Non !

— Puce est morte, Pou pleure, Porte se dégonde, Poules jettent leurs plumes au vent, Tas de Fumier se charroie, et moi, je miaule sur le toit.

— Si Chat miaule sur le toit, moi, je hurle et je jappe.

Le voisin, sortant pour aller au puits avec ses seaux, entend Chien qui jappe. Il demande :

— Qu'as-tu donc, mon pauvre Chien, à tant japper ?

— Tu ne sais donc pas ?

— Non !

— Puce est morte, Pou pleure, Porte se dégonde, Poules jettent leurs plumes au vent, Tas de Fumier se charroie, Chat miaule sur le toit, et moi, je hurle et je jappe.

— Si Chien jappe, moi je défonce mes seaux.

Le beurrier, se rendant au marché, aperçoit Voisin qui défonce ses seaux, et demande :

— Qu'as-tu donc, pauvre Voisin, à défoncer tes seaux?

— Tu ne sais donc pas?

— Non!

— Puce est morte, Pou pleure, Porte se dégonde, Poules jettent leurs plumes au vent, Tas de Fumier se charroie, Chat miaule sur le toit, Chien hurle et jappe, et moi, je défonce mes seaux.

— Si Voisin défonce ses seaux, moi, je brise mes tinettes.

\*

\* \*

Jean Sauteux, apercevant Beurrier qui brise ses tinettes, en trois sauts arrive à lui, et demande:

— Pauvre Beurrier, qu'as-tu à briser tes tinettes?

— Tu ne sais donc pas?

— Non!

— Puce est morte, Pou pleure, Porte se dégonde, Poules jettent leurs plumes au vent, Tas de Fumier se charroie, Chat miaule sur le toit, Chien hurle et jappe, Voisin défonce ses seaux, et moi, je brise mes tinettes.

— Si beurrier brise ses tinettes, moi, je m'accroche à la lune.

D'un saut, Jean Sauteux s'accroche le menton à la lune.

Accroché, il se rend compte qu'il a fait une sottise, la pire de toutes les sottises, puisqu'il ne sait plus comment se décrocher.

Pense et puis pense. Mais à quoi bon penser ! Lune qui avait passé son plein, commence à lui faire longue figure, une figure qui s'amincit de nuit en nuit. A force d'amincir, il ne lui reste plus du visage que le sourcil gauche. Il est grand temps que Sauteux aille se pendre ailleurs.

\*  
\* \*

Il commence par arracher un poil au sourcil de la lune, et s'en fait une corde. Il se laisse glisser au bout de la corde. Le voilà descendu d'autant.

Mais qu'est la longueur d'un sourcil ?

Il songe encore. Mais à quoi bon songer ?

Il crache, et comme à cette hauteur il fait froid, Crachat se gèle et se change en glaçon. Jean Sauteux attache Glaçon à Sourcil, bout à

bout, se glisse en bas, et le voilà descendu d'autant.

Mais qu'est la longueur d'un glaçon de Crachat?

Jean, pour mieux penser, se frotte le genou de la main, et y trouve une paille de Tas de Fumier, l'attache au bout du Glaçon, et se laisse encore descendre. Le voilà descendu d'autant.

Mais qu'est la longueur d'une Paille de Fumier?

Pour mieux penser encore, il se gratte la tête de son ongle. Son ongle rencontre un pou, le cousin du Pou de la Puce, l'attache à Paille par la patte.

Si Lune, Sourcil, Glaçon et Paille avaient soutenu Jean Sauteux si longtemps, c'était leur affaire. Mais Pou ne l'entend pas de même. Ahuri de ce parasite suspendu à sa patte, il lui donne une pétarade, monsieur ! que la moitié en est de trop.

Jean Sauteux, cette fois, fait le saut de sa vie, s'abat comme une étoile filante sur la terre, et tombe à cheval sur qui?

Devinez !

Sur Pou, veuf de Puce.

Dérangé dans son deuil, de mauvaise hu-

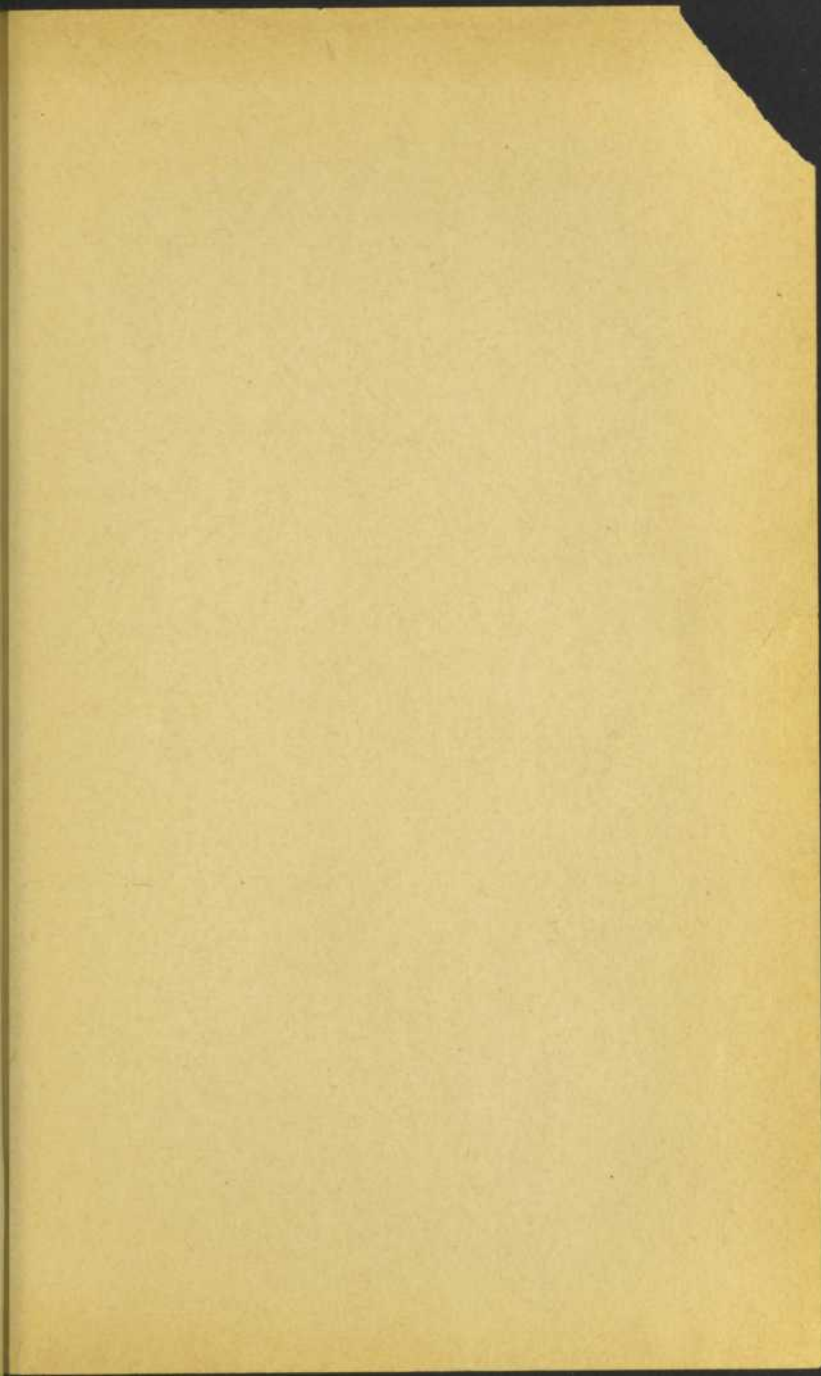
meur s'il le fut jamais, Pou donne à Jean Sauteux une verte dégelée, et ne le lâche pas.

Passant par là l'autre jour, j'ai vu Pou qui tenait encore Jean Sauteux à la tignasse. J'ai voulu les séparer, mais Pou, fâché, m'a empoigné par le chignon. Il a voulu me renfermer dans sa prison.

Il m'a cependant relâché. Je lui ai promis de ne plus me mêler de ses affaires.

Puce est morte, Pou pleure, et moi, je vous en parle!

*(Conte d'enfants communiqué par  
Adélard Lambert, Berthier-en-haut.)*





## L'OURS ET LE RENARD



Une fois, il est bon de vous dire qu'il était un ours et un petit renard.

Le renard, un matin d'hiver, s'arrêta devant la hutte de l'ours et, assis sur un banc de neige, se mit à hurler. Hurle et hurle le petit renard.

L'ours, sortant la tête de sa hutte, demanda :

— Mon petit ami, qu'as-tu donc à tant hurler?

— Ah, que j'ai des ennuis!

— Quels ennuis?

— On m'appelle pour être compère. Mais ça m'ennuie d'y aller.

— Mon cher, vas-y donc! On t'y donnera beaucoup à manger : tu te rempliras la panse. Si on m'appelait, moi, je serais heureux d'accepter, au lieu de me lécher la patte, tout l'hiver.

— Voilà un bon conseil, dit le renard, en partant.

Mais il ne fit qu'un demi-tour et entra, sans

bruit, dans la dépense de l'ours, où il y avait une tinette de beurre. Mangea du beurre à son soûl, le petit renard, puis, lorsqu'il eut fini de manger, il s'assit sur le banc de neige et recommença à hurler. L'ours, sortant la tête de sa hutte, demanda :

— Comment l'appelles-tu, ton filleul?

— Je l'ai appelé Commencé.

— C'est un beau nom, mon petit renard. S'il est bien, Commencé, il a encore loin à courir.

— L'ours, vous avez raison.

Le lendemain matin, le renard vint encore s'asseoir sur le banc de neige, devant la hutte de l'ours, et il se mit à hurler. Hurle, le petit renard, hurle et hurle.

L'ours, se réveillant, sortit la tête de sa hutte et demanda :

— Qu'as-tu donc, mon petit ami, à tant hurler?

— Ne m'en parlez pas! J'ai bien trop d'ennuis. On m'appelle encore pour être compère, et je ne veux pas y aller.

— Vas-y donc! On te soigne si bien lorsque tu es compère. Tu reviens la panse toute arrondie.

Le renard repartit aussitôt et, faisant un

demi-tour, s'en alla droit à la dépense de l'ours et mangea du beurre à son souï. Il n'en restait plus, à la fin, que la moitié de la tinette.

Assis sur le banc de neige, il recommença ses hurlements. L'ours, sortant la tête, demanda :

— Comment l'as-tu nommé, cette fois, ton filleul?

— Je l'ai nommé Moitié.

— Moitié! C'est un beau nom, mon petit renard. Avec un nom comme celui-là, il en a encore grand à courir.

— L'ours, il n'en a pas autant que l'autre, qui s'appelait Commencé!

Le lendemain, le renard se reprit de plus belle à hurler sur le banc de neige, hurle et hurle. L'ours, se réveillant, sortit le museau de sa hutte et demanda :

— Mon petit ami, pourquoi tant hurler?

— On ne cesse de m'appeler pour être compère. Moi, je ne veux plus y aller.

Tu ne devrais pas te faire tant prier. Lorsque tu es compère, tu reviens toujours souï. Si on m'invitait, moi, au lieu de toujours me lécher la patte, je ne me ferais pas longtemps tirer l'oreille.

Le renard fit un demi-tour et, rendu dans la dépense de l'ours, mangea le beurre jusqu'au fond de la tinette.

De retour, assis sur le banc de neige, devant la hutte de l'ours, il hurla une dernière fois.

L'ours sortit encore le museau et demanda :

— Comment l'as-tu appelé, ton filleul?

— Je l'ai appelé Fond-léché.

— Ah, quel beau nom, mon petit renard ! répondit l'ours. C'est toujours au fond qu'on lèche le meilleur. Je voudrais bien qu'on m'appelât, moi aussi, pour être compère. J'aimerais le changement, moi qui passe l'hiver à me lécher la patte.

\*

\* \*

Lorsque, au printemps, l'ours alla à la dépense, chercher sa tinette de beurre, il fut déçu de la trouver vide et le fond bien léché. Se rendant chez le renard, il lui dit :

— Mon petit ami, je crois bien que tu m'as joué un tour, lorsque, cet hiver, tu étais appelé

en compérage. Tes filleuls s'appelaient Commencé, Moitié et Fond-léché. C'est, maintenant à mon tour d'être compère. Je vais tout de suite te commencer.

— Ah! mon bon ours, ne me dévore pas pendant que tu es si fâché. Moi, je souriais, lorsque j'ai commencé. Fatigué du voyage comme tu l'es, tu devrais te coucher à côté de moi et, à ton réveil, demain matin, on finirait bien par trouver qui a mangé ton beurre.

L'ours finit par consentir. Bien fatigué, il se coucha et s'endormit. Pendant qu'il dormait, le renard lui mit, au derrière, du beurre frais du printemps, que, pendant la nuit, il avait volé ailleurs.

Au réveil, l'ours se sentit tout beurré, au derrière. Bien humilié, il se dit :

— Que je suis bête! J'ai dû moi-même manger mon beurre pendant que, l'hiver, j'étais engourdi.

Le renard, prenant sa course, se retourna, avant de disparaître, et dit à l'ours :

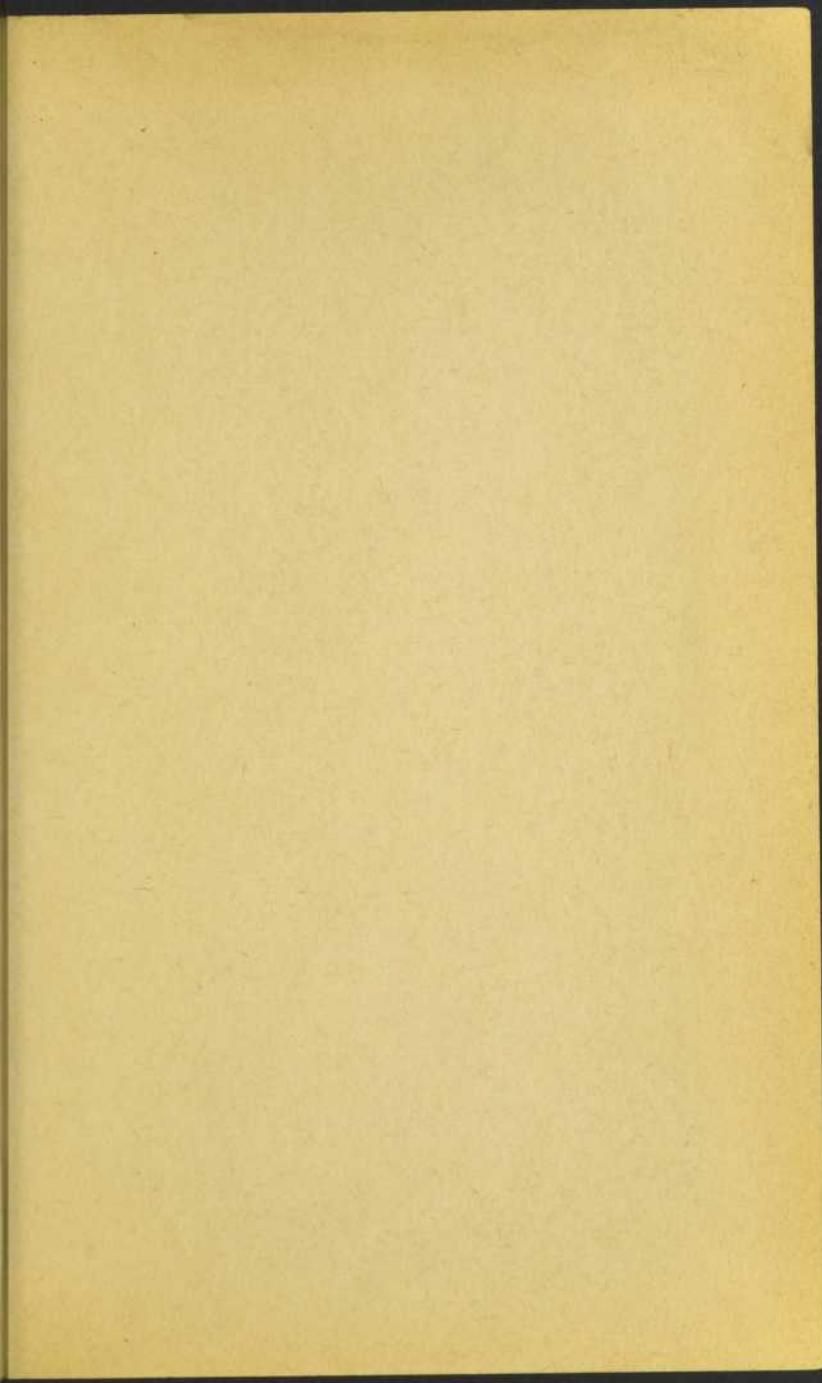
— Tu n'es pas bien fin, prends-en ma parole! Maintenant, lèche-toi la patte!

Depuis ce temps, le petit renard est bien plus

fin que l'ours, et l'ours, pendant l'hiver, continue de se lécher la patte.

*(Fable populaire racontée par Achille Fournier, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Kamouraska, en 1915.)*







R. F. OWAN '55

## LE SECRET DES ANIMAUX



Une fois, il y avait deux orphelins. L'aîné, un jour, dit à son cadet :

— Nous sommes si pauvres que nous finirons par mourir de faim.

— Que faire? répond son frère.

— Pour gagner notre vie en mendiant, il faudrait que tu sois aveugle. Si tu veux m'en croire, je vais te crever les yeux. Les bonnes gens, nous prenant en pitié, nous donneront l'aumône. Nous ferons ainsi de l'argent, beaucoup d'argent.

Le cadet, toujours docile envers son aîné, répond :

— J'y consens, à une condition : que jamais tu ne m'abandonneras. Autrement, je mourrais.

Son frère lui crève les yeux, et ils partent

tous deux sur le chemin, de village en village et mendiant leur pain.

\*

\* \*

Au bout de sept ans, ils s'étaient ramassé une jolie somme, et l'ainé devint fatigué de conduire ainsi partout son cadet aveugle. Comme ils marchaient, un jour, au bord d'une rivière, il pousse son frère, qui tombe à l'eau et s'en va à la dérive. Le courant aidant, l'aveugle attrape une branche, s'y accroche, et finit par se retirer de la rivière. A l'approche de la nuit, pour ne pas être dévoré par les fauves, il grimpe à un arbre :

— Là, du moins, j'échapperai aux gueules affamées.

Trois animaux — un lion, un ours et un loup arrivent, le long du sentier, et s'arrêtent, au pied de l'arbre, pour causer. Le lion dit :

— J'ai un secret.

L'ours ajoute :

— Moi aussi, j'en ai un.

Et le loup :

— Et moi pareillement.

Le lion explique :

— Le roi au royaume des Trois-Afflictions,

est malade; son mal paraît incurable. Mais je sais comment le guérir.

— Dis-nous ton secret, reprennent ses amis, et nous te dirons le nôtre.

— Sous son lit se cache une grenouille ensorcelée. Si je l'enlevais, il serait à l'instant rétabli.

L'ours, à son tour, fait part de son secret :

— Cette grenouille est la fée qui boit les eaux et dessèche la terre. Dans son ventre elle entasse sources et rivières et garde une partie des océans. Si, d'un coup de lame, on lui perçait la panse, l'eau en sortirait, les pluies recommenceraient de tomber, les sources de jaillir, les rivières de couler et l'océan de respirer — ce qui cause les marées.

Le loup, lui aussi, se hâte de communiquer son secret.

— Le prince aîné est aveugle. Si on lui frottait les paupières d'une feuille de cet arbre-ci, il recouvrerait la vue.

Le lion, l'ours et le loup n'ont pas sitôt échangé leurs secrets qu'ils partent chacun de son côté, pour battre la forêt. Le jeune aveugle, sur sa haute branche, prend une feuille de

l'arbre, s'en frotte les paupières et recouvre la vue.

— Merveille! s'écrie-t-il. Si le loup a dit la vérité, les autres n'ont pas dû mentir.

Il prend une autre feuille et la cache dans son gilet.

Le lendemain, dès l'aurore, il descend de l'arbre et se rend au château.

— Votre prince est aveugle, dit-il au roi. Moi qui, aussi, étais aveugle, je connais le secret de son mal; je puis lui rendre la vue.

— Comment pourrais-tu lui rendre la vue, à lui qui a consulté en vain tous les savants de la terre?

— Qu'on me conduise vers lui; je lui appliquerai la feuille voyante!

Le jeune homme frotte les paupières éteintes, et le prince voit clair comme à l'âge de quinze ans. Joyeux, il comble son bienfaiteur d'écus et de riches présents, et lui demande s'il ne pourrait pas alléger le mal qui, depuis longtemps, afflige le vieux roi, son père.

— Je pourrais le guérir, si vous me laissez un instant enfermé avec lui, et si vous me permettez d'ouvrir toute grande sa fenêtre.

Pour le laisser enfermé avec le roi, passe.

Quant à ouvrir la fenêtre, le roi, depuis longtemps, n'y avait jamais consenti, à cause de la grande affliction dans laquelle son royaume était plongé.

Sitôt qu'il entre dans la chambre, le jeune homme se penche et met la main sur une grenouille cachée sous le lit royal; ce qui soulage le roi. Il la retire à lui; le roi se croit guéri. Mais le roi refuse, à cause de ses malheurs, de permettre qu'on ouvre la fenêtre. Le jeune homme lance la grenouille sous le lit. Le roi, aussitôt, retombe en son mal.

— Bon médecin, se plaint-il, je me plie, puisqu'il le faut, à tes savantes volontés.

Le jeune homme ouvre toute grande la fenêtre et fait entrer la clarté du jour. Puis, saisissant de nouveau la grenouille, il la lance par la fenêtre à mille pieds dans les airs.

La grenouille retombe sur le clocher de l'église et s'empale sur l'aiguille de la girouette. Les eaux commencent aussitôt de tomber du ciel, les sources de jaillir du sol, les rivières de couler à pleins bords, et les océans de soulever leurs marées.

Le jeune nomade, sans qu'on s'en aperçoive, avait repris sa course, le long du chemin qui

menait à la forêt. Par hasard, il rencontre son frère, que le bruit de ces merveilles attirait vers la ville.

— Tiens, bonjour, mon frère! dit-il, tout étonné. Depuis quand n'es-tu plus aveugle?

— Depuis, misérable, que tu as rompu ta promesse, en me quittant.

Le cruel aîné se jette aux pieds de son cadet et lui demande pardon. S'apercevant que les poches de son frère sont remplies d'écus sonnants, il est repris de cupidité.

— D'où te vient toute cette richesse? lui demande-t-il.

— Elle me vient de l'arbre des secrets.

Aussitôt qu'il eût appris de son frère où se trouve l'arbre des secrets, qu'il se rend dans la forêt, pour monter à son tour dans l'arbre.

Au crépuscule, le lion, l'ours et le loup reviennent en grondant, le long de leur sentier habituel. S'ils grondent, c'est qu'un indiscret a dû découvrir leurs secrets, ce qui les met fort en courroux. Regardant l'arbre au pied duquel

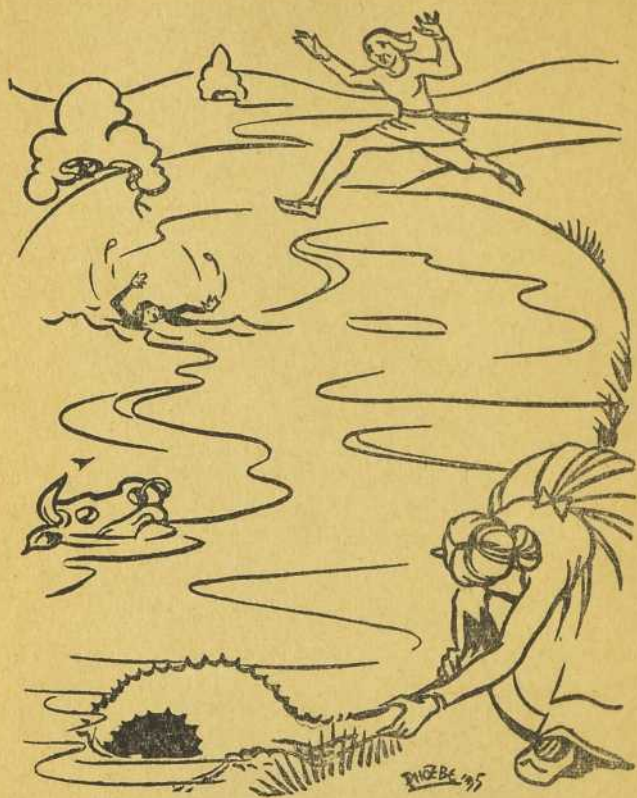
ils s'étaient arrêtés, ils y aperçoivent un homme :

— Vengeance ! c'est lui qui nous a trahis. Il a pris la feuille et molesté notre amie, la grenouille. Dévorons-le !

Ils le dévorèrent à belles dents.

*(Raconté par Prudent Sioui, métis  
huron, de Lorette.)*





## PETIT-POUCET



Une fois, il était un homme et une femme. Leur seul enfant, un petit garçon, était petit, si petit — comme le pouce — que ses parents le nommèrent Petit-Poucet.

Le père était un jour, allé travailler aux champs. A midi, la mère dit :

— Petit-Poucet, va porter le dîner à ton père, qui est là-bas, à l'autre bout du champ. Mais garde-toi bien de passer par l'enclos du bœuf roux, qui est méchant : il te poursuivrait.

Petit-Poucet partit donc avec le dîner. Mais, comme beaucoup d'autres enfants, qui obéissent seulement quand ça leur plaît, il passa par l'enclos pour voir si le bœuf se mettrait à sa poursuite.

Il n'avait pas sitôt sauté la clôture que le gros bœuf roux, l'apercevant, se mit à beugler et lui donna la chasse. C'était donc vrai, ce que sa mère lui avait dit. Pris de peur, il se réfugia en tremblant sous un chou. Là, il se crut à

l'abri. Mais le bœuf s'approcha en mugissant :  
— Bou-ou-ou! Où est Petit-Poucet, que je le mange? Bou-ou-oui!

Petit-Poucet, sous sa feuille, n'était pas gros, surtout lorsqu'il s'aperçut que le bœuf, tout près, grattait la terre. Le bœuf, enragé, flaira le chou, le lécha, le mangea. Il avala Petit-Poucet.

Voilà Petit-Poucet bien en peine. Que faire, dans la panse du bœuf? Il n'y avait là ni porte ni fenêtre; la chaleur était étouffante. Il se souvint que sa mère, le matin, avait d'une épingle attaché son gilet. Saisissant l'épingle, il en enfonça la pointe dans la paroi de la panse. Un grand tremblement renversa Poucet. Le bœuf, se sentant piqué, s'était mis à courir, à sauter et à mugir de fureur. Chaque fois qu'il ralentissait, Petit-Poucet lui donnait un nouveau coup d'épingle, et la course reprenait de plus belle.

Le père, surpris de ne pas recevoir son dîner, retourna avant l'heure à la maison et, de mauvaise humeur, demanda à sa femme la raison de sa négligence.

— Négligence! Mais Petit-Poucet est bel et bien parti avec le dîner dans un petit panier.

— Comment ! il n'est pas encore revenu ? Il a dû lui arriver malheur.

Voilà les parents inquiets. Ils partent à la recherche de Petit-Poucet. Ils parcourent les champs et les bois, mais ils ne peuvent découvrir trace de leur enfant. Lorsqu'ils revinrent, tout chagrins, le soir, ils remarquèrent que le bœuf, dans l'enclos, se démenait comme un forcé.

— Qu'a donc le taureau à tant courir ? demanda le père.

— Il a couru et il a beuglé toute l'après-midi. C'est à se demander s'il n'est pas pris d'un haut mal.

— A se démener comme ça, il ne peut pas vivre bien longtemps. Il est déjà recru de fatigue. Vaut mieux l'abattre sans tarder.

L'homme alla donc à la maison quérir une hache et un long couteau, et il se hâta de faire boucherie. Ayant séparé l'animal en deux, il en prit une moitié sur ses épaules, tandis que la femme se chargea de l'autre. Ils se rendirent à la rivière pour laver la viande fraîche, avant de la saler.

Petit-Poucet, encore étourdi, n'avait pas soufflé mot, mais aussitôt qu'il put ouvrir les

yeux, il s'aperçut qu'il se trouvait dans le quartier transporté par sa mère. Il commença à chanter mi-haut.

— Porte, porte, vieille porteuse!  
Tu n'sais pas qui tu portes là.

Sa mère, entendant chanter, se retourne et, inquiète, demande :

— Qui parle? qui parle?

Plus rien! Elle se remet en marche. Mais la voix recommence :

— Porte, porte, vieille porteuse!  
Tu t'en vas bien, de ce pas là.

S'arrêtant de nouveau et posant son fardeau, la vieille femme murmure :

— Attends un peu, mon taquin, si je t'attrape!

Petit-Poucet se garda bien de parler davantage. Sa mère, croyant se tromper, se remet sur le sentier : Aussitôt :

— Porte, porte, vieille porteuse!  
J'attends que tu me mettes bas.

— Les oreilles me tintent ou je perds la tête, dit la femme en hâtant le pas pour rejoindre son mari, déjà rendu à la rivière. Haletante, elle laissa glisser à l'eau son quartier de bœuf qui aurait coulé à fond si, d'une main ferme, elle ne l'avait retenu.

En se penchant, elle fut surprise d'apercevoir quelque chose au fil de l'eau. Elle regarde de plus près et s'écrie :

— C'est notre enfant qui va se noyer !

Petit-Poucet, sorti du quartier de bœuf, prenait un bain forcé et criait à tue-tête, comme un nouveau-né. Sa mère le saisit, le déshabille et, voyant qu'il avait besoin d'un bon nettoyage, le lui administre d'une main ferme, d'autant qu'elle n'était pas de bonne humeur.

— Ça te montrera, dit-elle, une autre fois, à ne pas désobéir à tes parents !

*(D'après un conte populaire provenant  
du comté de Berthier-en-haut. Con-  
teur, Adélaré Lambert.)*





P. H. O. B. E. E. S.

## LES DEUX MAGICIENS



Une fois, il était un roi, qui avait un seul enfant — un fils. Il lui dit, un jour :

— Beau prince, je voudrais te faire instruire suivant tes goûts. Que préfères-tu apprendre ?

— Bien, mon père, je voudrais savoir le bien et le mal. Personne ne s'entend mieux en ce sujet que le vieux magicien de la montagne. Je le choisis pour maître.

Le lendemain de grand matin, le prince partit et alla frapper à la porte du magicien.

— Bonjour, maître ! dit-il.

— Bonjour, beau prince ! Que me veux-tu, à moi, l'ermite de la montagne ?

— Je viens m'instruire dans le bien et dans le mal.

— Pristi, que tu es ambitieux ! répondit le magicien. Pour le bien, passe ; il est à la portée de tout le monde. Mais pour le mal, pas si facile ! Il faut avoir un don, pour s'y entendre.

Le jeune prince devait avoir du talent, puis-

que, en peu de temps, il apprit du magicien les secrets de son art merveilleux. Lorsque, à la fin, il crut en savoir autant que son maître, il lui fit ses adieux, s'en retourna au château et salua le roi, disant :

— Mon père, j'ai appris tout ce que je tiens à savoir dans le bien et dans le mal.

— Tonnerre ! tu parais avoir profité de tes études ! En particulier, qu'as-tu appris ?

— Vous le verrez lorsque, demain, je me changerai en cheval blanc. Allez en ville me vendre pour cent et une pistoles. Mais réservez-vous la selle et la bride.

Le roi, déguisé, se rendit en ville, accompagné d'un seul valet, qui conduisait le cheval. Il mit en vente le cheval, un beau cheval blanc, s'il en fut jamais.

Aussitôt vendu, débridé et la selle enlevée, le cheval se mâta, s'échappa, prit la course et disparut. L'acheteur partit aussitôt à sa poursuite. Mais, à l'instant, il rencontra un beau prince, en qui le cheval s'était transformé.

— Monsieur le prince, n'avez-vous pas vu passer un cheval blanc, qui m'a échappé ?

— Oui, tout justement ! Les six brises l'emportaient.

— Si c'est vrai, jamais je ne pourrai le rejoindre.

— C'est aussi mon avis. Mon cher ami, vaut mieux renoncer à votre cheval. Il a le diable au corps.

\*

\* \*

Le prince, le lendemain matin, dit à son père :

— Je me change, aujourd'hui, en cheval noir. Allez encore en ville, me vendre pour cent et une pistoles. Mais réservez-vous encore la bride et la selle.

— Entendu ! dit le roi, enchanté des prouesses de son fils.

Le vieux magicien, dans ces entrefaites, avait eu vent des faits et gestes de son disciple, et il se dit :

— Il me reste encore à lui donner sa meilleure leçon.

Prenant sa selle et sa bride, il descendit de bonne heure en ville, et il ne tarda pas à rencontrer le roi, son valet et son cheval noir.

— Est-il à vendre, votre cheval ?

— Oui ! il est noir comme geai, les jambes fines et la tête fière. On ne trouve pas son pa-

reil. Mais je vous le vendrai pour cent et une pistoles. Il est à prendre ou à laisser.

— Voici les pistoles, dit le magicien. Ce cheval est à moi.

— Mais, dit le roi, je me réserve la selle et la bride.

— Comme il vous plaira. Moi, j'en ai de bien meilleures, pour dompter les chevaux mal rompus.

Le magicien d'une main alerte remplaça la bride et la selle du roi par les siennes, et il emmena le cheval noir à son écurie, dans la montagne, murmurant :

— Tu vas voir, mon étourdi, ce qui t'attend ! Tu vas pâtir à mon goût !

Et à ses valets il ordonna :

— Je vous défends de donner à boire et à manger à ce cheval, pendant mon absence, qui va durer quelques jours.

Pendant que le magicien était en voyage, les valets, passant dans l'écurie, remarquèrent que le cheval se frottait sur le pan du mur. La pauvre bête avait faim et soif. Ils se dirent :

— Le maître est absent plus longtemps que d'ordinaire et son cheval se meurt de faim et

de soif. Ah! s'il le savait! Sortons plutôt le cheval de l'écurie, et allons le faire boire.

Ils l'emmenèrent à la fontaine, mais il ne se penchait pas même la tête, pour regarder l'eau.

Un valet dit :

— Certains chevaux, les chevaux de race, refusent de boire avec la selle et la bride. Otons-les lui, pour qu'il se désaltère!

Sitôt la selle et la bride débouclées que le cheval se mâta, lança des pétarades à tout renverser et fila comme un poisson dans la rivière.

Le magicien de retour, le soir, demanda :

— Et puis, mon cheval, j'espère que vous ne l'avez pas fait boire?

Les valets, penauds, répondirent.

— Mauvaises nouvelles! Il se frottait si fort que les murs en tremblaient. Bien en peine, nous l'avons mené à la fontaine, mais il ne voulait pas boire. Le seul moyen d'y arriver, c'était de le débrider. Mais, débridé, il a filé sous l'eau comme un poisson.

En colère, le magicien engagea cent pêcheurs portant seines et leur fit pêcher les carpes, dans la rivière, de la première à la dernière. Le prince devenu carpe, acculé au raz de l'eau,

se transforma en diamant jaune, parmi les cailloux de la rive.

Les émissaires d'un prince, cherchant des pierres précieuses pour la princesse, qui allait se marier, aperçurent le beau diamant jaune, le ramassèrent et le portèrent à la princesse. Enchantée, la princesse prit le diamant et le cacha dans son corsage. A sa surprise, elle sentit le diamant remuer, comme s'il eût été vivant. Le reprenant dans sa main, elle le vit se changer en un tout petit homme, qui, posé par terre, grandit à vue d'œil, en un prince charmant.

— Ne craignez rien, princesse! Je me suis changé en diamant jaune pour échapper, dans la rivière, à la seine d'un pêcheur. Le vieux magicien, qui est à mes trousses, est sur le point d'arriver ici. Pour déjouer sa ruse, permettez que je me change en pépin, au cœur d'une pomme. Voyant la pomme, le magicien me reconnaîtra. Jetez au mur la pomme, qui se brisera. Les pépins voleront partout, je serai le plus petit, qui s'arrêtera à vos pieds. Mettez le pied sur moi!

Le magicien arriva le lendemain matin, chez la princesse.

— Princesse, demanda-t-il, n'auriez-vous pas par hasard reçu un beau diamant jaune, que j'ai perdu hier, sur la rive? J'y tiens comme à mes yeux!

— Oui, répondit la princesse, mais, depuis, je l'ai moi-même perdu.

— Tiens! s'exclama le magicien, il s'est changé en la pomme rouge que voici!

La princesse, vive comme l'éclair, lança la pomme au mur, qui vola en parcelles, et les pépins tombèrent de tous côtés. Le plus petit tomba tout près de la princesse, qui le recouvrit de son pied.

Se changeant en coq, le magicien becqueta les pépins à droite et à gauche, tandis que le petit pépin se métamorphosa en renard.

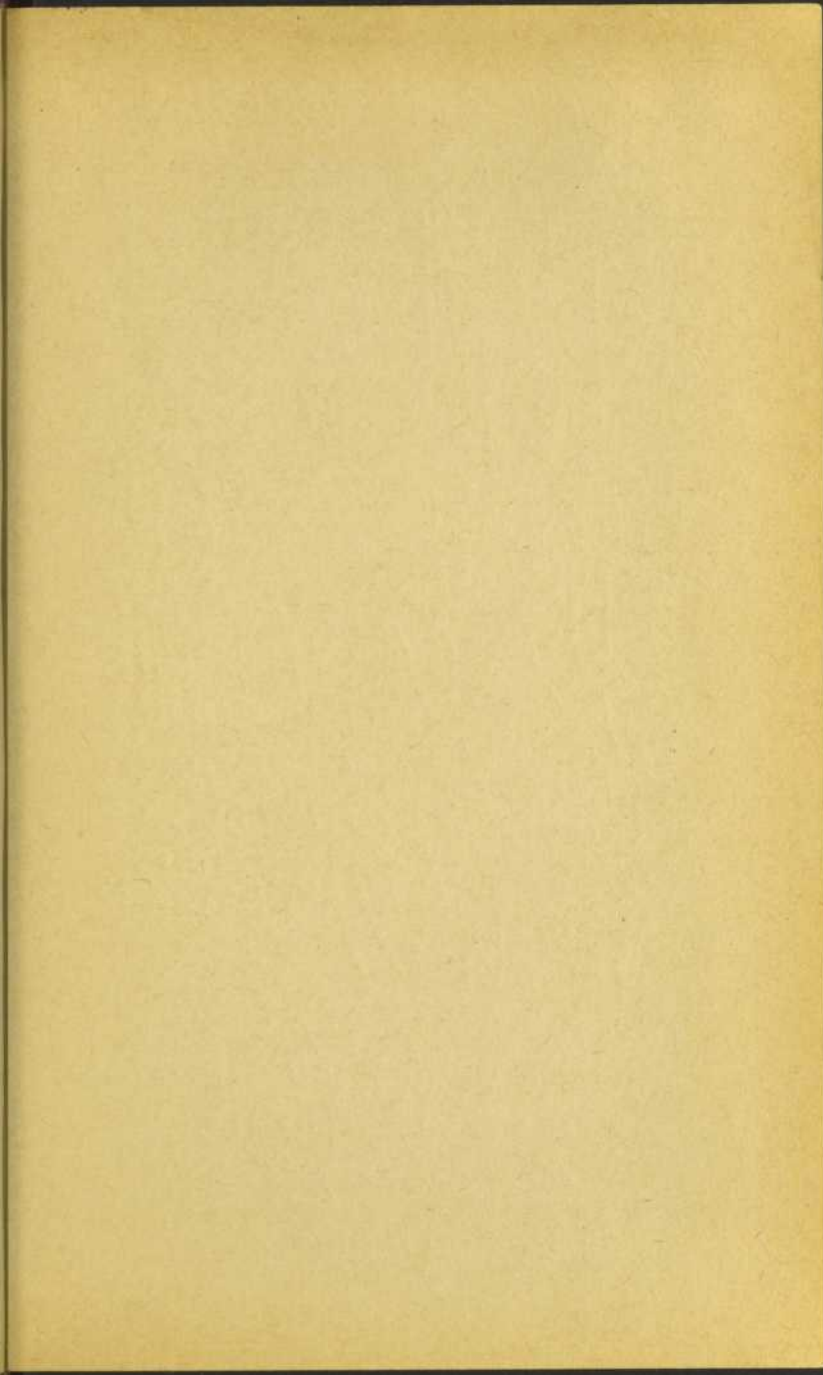
D'un bond, le renard tomba sur le coq, et crac! le dévora à belles dents, mettant à mort le magicien, qui le voulait détruire.

Redevenu homme, le prince, devant la princesse, se confondait en révérences. Comment lui témoigner mieux sa reconnaissance qu'en la demandant en mariage? Les princes sont faits pour les princesses. Elle n'a pas manqué de

donner son consentement. Il y eut donc noces et grandes réjouissances.

Quant à moi, je n'ai eu ni le cheval, ni le diamant, ni la princesse. Il ne me reste donc que l'avantage de vous en parler.

*(Conte populaire raconté par Achille Fournier, en 1915, à Sainte-Anne-la-Pocatière, Kamouraska.)*





## LE CORDONNIER ET LA FILEUSE



Un vieux cordonnier et une vieille fileuse, sa femme, achevaient leur vie dans une chaumière toute petite, de dix pieds par douze, au fond d'un village devenu désert. Ils avaient eu, naguère, assez d'ouvrage et connu le bon temps; ils en avaient gardé le goût du travail et une fort belle humeur. Ils chantaient, lui en battant la semelle, et elle, en tournant son rouet ou en tissant sur son métier.

La besogne, un jour, a manqué tout à fait. A qui les avisait: "Mes bonnes gens, faites comme tout le monde; partez, allez ailleurs!" ils répondaient: "Nous avons vécu ici; ici, nous mourrons." Et le vieillard refermait la porte en murmurant: "Dans sa peau mourra le crapaud." Faute d'argent, il ne leur restait plus rien à manger. La faim poussant le cordonnier, il dit:

— Le roi, paraît-il, a besoin d'un cordonnier. Je suis vieux, mais il est bon. Pris de pitié pour

moi, il me donnera un peu d'ouvrage. Ma vieille, si tu veux, nous irons, demain, le voir.

Pour la fileuse, pas de refus.

### *Au château du roi*

Ils se mettent en route, le lendemain, et, comme ils voyagent lentement, ils n'arrivent que le soir au château du roi. Rendus à la grande porte, ils frappent. Le portier leur ouvre.

— Monsieur, qu'y a-t-il à votre service?

— Nous voulons voir le roi, sire mon roi.

En ce temps-là, les rois n'étaient pas aussi inabordables qu'ils le sont aujourd'hui; ils recevaient tout le monde, aussi les gueux comme vous et moi. Le portier, fort pressé, s'en va quérir le roi.

— Bonjour, monsieur, bonjour, madame! dit le roi. Est-ce le beau temps qui vous amène?

— Pour du beau temps, répond le cordonnier, il nous fait moins défaut que l'ouvrage.

— L'ouvrage, demande le roi, surpris, lui à qui rien ne manque.

Le vieillard explique:

— Moi, je suis cordonnier, bon cordonnier. Ma vieille femme, elle, est fileuse et tisseuse. Mais nous n'avons plus rien à faire; c'est la

misère. Si vous ne prenez pitié de nous, nous mourrons de faim. Pourriez-vous nous donner de l'ouvrage?

Bien chagriné, le roi répond :

— Pour le moment, j'ai assez de monde à mon service. Mais deux de plus ou de moins n'est pas la mer à boire. Vous coucherez au château, et, demain, vous cordonnier, vous commencerez à faire des souliers à chacun de mes serviteurs, et vous, fileuse, vous tricoterez autant de paires de chaussons.

Le cordonnier et la fileuse, il va sans dire, sont consentants.

— Prenez la mesure de mes trente serviteurs, ajoute le roi, en s'en allant.

Le vieillard et sa femme se mettent donc à la besogne, lui, battant la semelle, et elle, filant la laine et tricotant des chaussons ; ce qui, à bout de compte, leur donne bien du profit.

### *La poêle empruntée*

Tout joyeux, comme dans le bon temps, ils retournent à leur chaumière, en se proposant de faire bombance. La fileuse dit à son vieux :

— Va acheter de la fleur, que je fasse des crêpes.

Le vieux de répondre :

— Mais tu n'as pas de poêle à frire !

— Mon vieux, ne te mets pas en peine pour si peu : emprunte-en une !

Le cordonnier achète un bon sac de fleur, et, en route, emprunte une poêle à longue queue.

Revenu chez lui, il s'assied sur son banc et recommence à tailler du cuir et à battre la semelle, pendant que sa femme délaye la fleur et se met de plus belle à frire des crêpes.

— Les crêpes sont frites, dit la vieille, viens manger !

Le vieillard s'assied à table, sa vieille femme aussi. Et ils mangent des crêpes, mangent des crêpes. Elles étaient délicieuses ; ils ne s'étaient pas, de longtemps, ainsi rassasiés. A la fin, il ne restait plus que quelques crêpes, auxquelles, repus, ils ne touchèrent pas même de la fourchette.

Le repas fini, il fallait bien penser à la poêle empruntée. La fileuse dit :

— Mon vieux, va reporter la poêle ; moi, je vais laver la vaisselle.

Le cordonnier, pas si empressé, répond :

— Je suis allé la chercher, c'est à toi de la reporter,

- Tu vas aller la reporter ! dit la vieille.
- Ce n'est pas à moi de la reporter.
- Tu n'es pas raisonnable, vas-y donc !
- C'est à ton tour d'y aller.
- Toi, tu iras !
- Moi, je n'irai pas !

Les voilà pris, comme dans le bon temps, à n'en plus voir la fin.

- Vas-y !
- Bernique !

### *Le pari du silence*

A bout de répliques, la fileuse dit au cordonnier :

— Faisons un marché. Tu répètes souvent que les femmes sont de grandes parleuses...

— Oui, je l'ai dit et je le répète : les femmes ont la langue bien pendue...

— Eh ! bien, on le verra ! reprend-elle. Le premier de nous deux qui parlera le premier ira reporter la poêle. Est-ce entendu ?

— Marché fait !

Le cordonnier, satisfait, reprend son cuir et son aiguille, et il recommence la besogne, tenant contre ses genoux la chaussure commencée, taillant la semelle, humectant de salive le li-

gneul, enfonçant l'aiguille, tirant le brin et frappant du marteau: zip, pi, pan, pan! La fileuse, elle, choisit dans son panier des torons de laine cardée et se met à toucher du pied la pédale, si bien que le rouet en ronronnait et que la laine se filait de plus belle.

En taillant le cuir et en battant la semelle, le cordonnier chante sur le même mouvement:

*Tou-lou-lou-lou-lou-loum*

*Tou-lou-lou-lou-loum*

*Tou-de-lou tâ-dl-lou tâ-dl-lou-loum*

*Tou-lou-lou-lou-loum*

*Tou-lou-lou-lou-lou-loum*

*Tou-de-lou tâ-dl-lou tâ-dl-lou-loum...*

En tordant du bout des doigts la laine, la fileuse, elle, d'une voix haute et nazillarde chante sur un tout autre ton:

*Ta-dl-la-dl-la*

*Ta-dl-la-dl-la*

*Ta-dl-la ta-dl-la-ta-dl-la-ta*

*Ta-dl-la-dl-la*

*Ta-dl-la-dl-la*

*Ta-ta-dl-la-dl-la*

*Ta-dl-la ta-dl-la ta-dl-la...*

*On frappe à la porte*

Tout à coup : toc, toc, toc, quelqu'un frappe à la porte. Que faire? ni le cordonnier ni la fileuse ne peuvent dire : Entrez! à cause du pari. On frappe de nouveau, cette fois, un peu plus fort, comme pour avertir : Allons, les gens de la maison!

Mais les gens de la maison, sans se déranger, n'en chantent pas moins. On ouvre la porte; c'est un inconnu, qui entre sans plus de cérémonie. Le cordonnier et la fileuse, en jetant vers lui un simple coup d'œil, continuent à battre la semelle, à tordre la laine, et à chanter : *Tou-lou-lou-loum...* et *Ta-dl-la-dl-la...*

L'étranger, entrant, s'écrie :

— Bonjour, monsieur le cordonnier! Bonjour, madame la fileuse!

Le vieillard et sa femme, sans répondre, chantent comme toujours leur ritournelle. C'est à n'y rien comprendre.

— Monsieur, demanda l'étranger, y a-t-il loin d'ici au cinquième rang de la Goutte-pouille?

Le cordonnier, un peu embarrassé, humecte son ligneul et l'enfile dans la semelle. Puil il

jette un coup d'œil à sa vieille, qui, elle, ne bronche pas. *Tou-lou-lou-lou-loum!* continue-t-il sans donner de réponse.

— Monsieur, parlez donc! demande encore plus fort, le nouveau venu. Combien y a-t-il d'ici à la Goutte-pouille?

Pas de réponse! Seulement: *Tou-lou-lou...* et *Ta-dl-la...*

— Ces gens sont-ils sourds ou tout simplement fous à lier? Je verrai bien...

Tourné vers la fileuse, l'étranger demande:

— Madame, quelle est la distance par le chemin du roi entre votre maison et le rang de la Goutte-pouille?

Le ta-dl-la dl-la... file son train et le brin de laine comme toujours s'allonge aux doigts de la fileuse.

— Ma chère dame, dit l'autre, s'approchant un peu, vous n'êtes plus dans la vingtaine, mais je vous trouve fraîche comme une belle pomme. Je voudrais bien vous regarder de plus près.

Le cordonnier, surpris, laisse tomber son aiguille et se met à dévisager l'intrus.

— Madame, obligerez-vous un passant qui ne souhaite qu'une petite faveur?

Le marteau du cordonnier tombe par terre et le *tou-lou-lou-lou-loum* perd beaucoup d'entrain. Le questionneur, pour sa part, gagne du terrain dans une entreprise qui menace de devenir galante.

— Madame, à votre âge, vous ne manquez pas de grâce. On m'a bien dit que les femmes de la Goutte-pouille sont les plus avenantes du canton, et je voulais m'en rendre compte.

Du doigt il va caresser le menton de la fileuse, qui se lève et s'éloigne un peu. Le cordonnier, ahuri, laisse tomber sa chaussure et passe la main dans ses cheveux, qui se dressent comme les poils d'un hérisson. Du fond du gosier, il gronde sa ritournelle *Tou-lou-lou-lou-loum*, qui se change en une menace.

— Madame, madame, soyez donc plus indulgente!

Reculant un pas de plus devant l'insolent, elle se trouve adossée au mur de la chambre, plaidant, une main levée sur le ton du *ta-dl-la dl-la...!*

*Tou lou lou lou loulou!* fulmine le cordonnier, son banc levé, à la main.

— Madame, je ne puis résister, fait l'étranger, prétendant embrasser la femme.

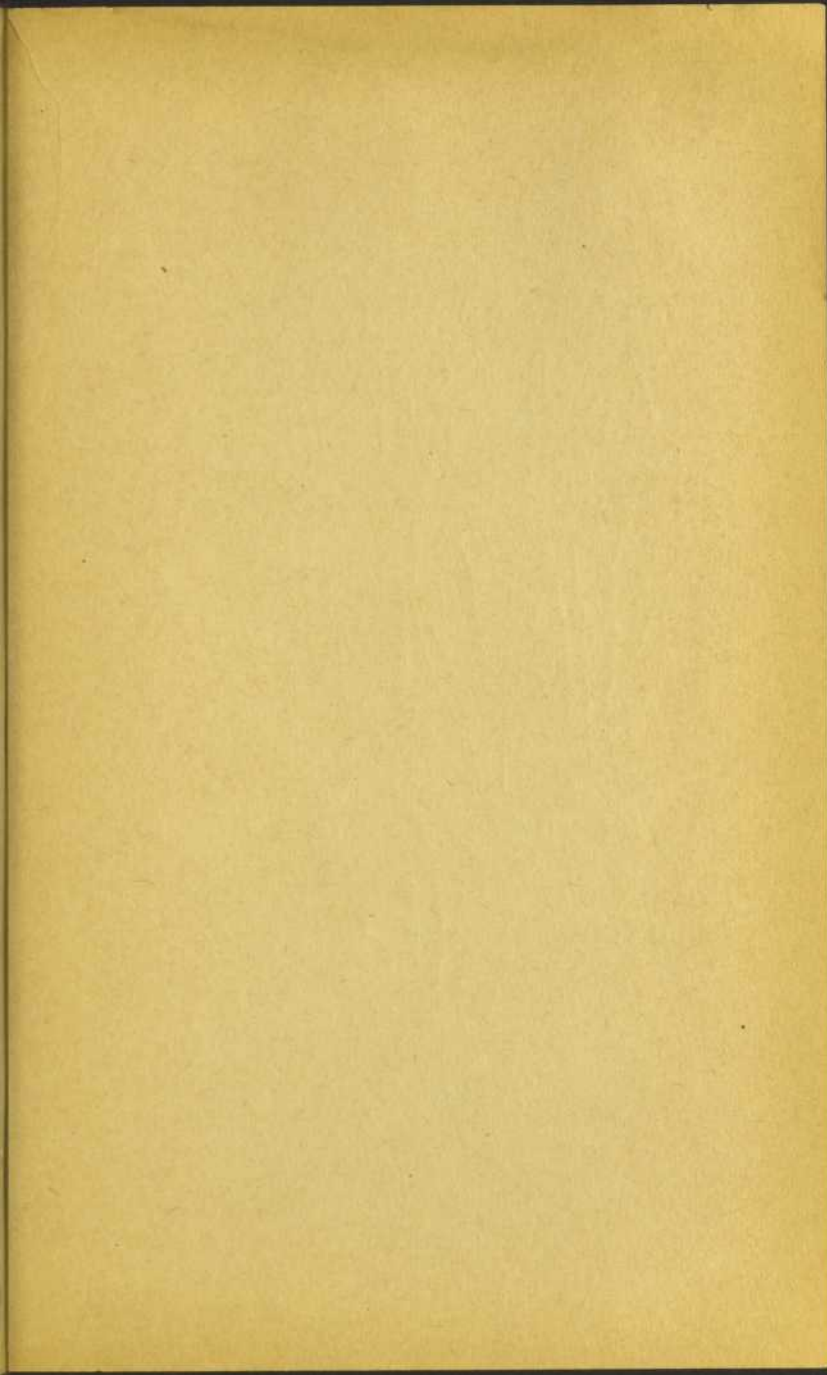
—Vas-tu la lâcher ! s'écrie le cordonnier en fureur, prêt à frapper.

La vieille fileuse s'éclate de rire et, montrant du doigt son mari, elle s'écrie :

— Tu as parlé le premier. Va reporter la poêle !

On dit toujours que les femmes ont la langue bien pendue. Allez donc en parler au vieux cordonnier de la Goutte-pouille ! Il en sait quelque chose.

*(Raconté par Philéas Bédard, de  
Saint-Rémi de Napierville)*





## LA REINE BOUGONNE



Il est bon de vous dire que, une fois, c'est un pays. Dans ce pays, on vend au piquet, suivant la coutume, tous ceux qui ne paient pas leurs dettes.

Or, Dom Jean, un bon gaillard, qui roule gros train, se moque de ses créanciers comme de l'an quarante. Aussi est-il mené à la ville voisine pour y être vendu au piquet. L'encanteur crie :

— Que m'offre-t-on pour Dom Jean, un beau gars, un travailleur industriel, mais l'homme qui, entre tous, se fiche de ses créanciers ?

Le roi se trouve à passer par là, et un gueux, accroché à son carrosse, répond pour lui :

— Cent francs, au nom de monsieur le roi !

— Ah ! bien, dit le roi, surpris de s'entendre parler lui-même, je ne puis pas mentir à ma parole. Il me faut donc payer.

Il emmène avec lui Dom Jean, son nouveau serviteur.

— Tiens, la reine ! dit-il, entrant au château, j'ai acheté un homme au piquet — Dom Jean. Sûrement tu es contente ?

La reine, toujours revêche et grincheuse, répond :

— Oui, toi, tu t'entoures de tous les fainéants et les voyous du canton.

— Regarde donc, la reine, il est un beau gars !

— Je n'en veux pas, de tes beaux gars, dans la maison.

Et elle continue à bougonner. Pour ne pas trop lui déplaire, le roi envoie son nouveau serviteur travailler au jardin, où il y a déjà quatre jardiniers.

Voyant arriver Dom Jean, les jardiniers ne manquent pas de murmurer :

— Le roi en amène toujours d'autres, comme si nous n'étions pas assez ! Il commence à nous ennuyer !

Le roi, qui les entend, leur recommande :

— Mettez-le au plus dur de la besogne. On dit qu'il est un rude travailleur.

— C'est bon, c'est bon, monsieur le roi ! Pour l'ouvrage, nous vous promettons qu'il en aura.

A l'aurore, ils envoient Dom Jean au maré-  
cage, où il ne croît que framboises, saules et  
halliers.

Cri! cra! Dom Jean arrache, sarcle et apla-  
nit. A la besogne, il n'a pas son pareil.

Vers dix heures, il a fini d'arracher les brous-  
sailles, d'enlever les ronces, d'aplanir la terre  
et de faire un beau carré de terre neuve. Il a  
semé les graines qu'il a apportées avec lui.  
S'asseyant au soleil, il se croise les bras, se  
chauffe et s'endort.

Le soir, il cueille, sur le carré, trois beaux  
bouquets de fleurs, et, au château, il en présente  
un au roi, l'autre à la reine, et le troisième, à la  
belle princesse, leur fille.

— Vous voyez, dit la princesse, c'est le pre-  
mier de nos serviteurs qui pense à me faire un  
présent!

— Oui, reprend la reine, bougonnant encore,  
tu prends toujours pour ton père! Aussi tu  
n'as de goût que pour les mécréants!

Le roi, voyant la reine si fâchée, dit à Dom  
Jean:

— Je vais maintenant t'emmener à mes prai-  
ries. Tu y travailleras.

Partis de bon matin, le lendemain, ils arrivent aux prairies, où résident trois valets de ferme.

Voyant le roi avec ce nouveau venu, les valets de murmurer :

— Nous sommes déjà assez, ici, sans ce survenant.

— Mettez-le au plus rude de la besogne! répond le roi, pour les satisfaire.

— C'est bon, c'est bon, monsieur le roi! Pour de la besogne, il n'en manquera sûrement pas.

Ils envoient le nouveau valet à la prairie des Sept-Vaches-maigres, où il ne pousse que ronces, chardons et mauvaises herbes.

Dom Jean laboure, herse, fume, sème et roule la terre, rien de plus beau!

Qui l'aurait cru! Le soir, la prairie est devenue un beau champ d'avoine. Sans tarder, il se met à la récolte.

Les autres valets n'en sont pas trop contents.

— S'il continue, il fera seul toute la besogne, et le roi nous mettra à la porte.

S'en allant trouver Dom Jean, ils lui disent :

— Dom Jean, le roi te fait dire de ne plus travailler au champ, mais de t'en retourner au château. A partir de demain, tu seras cuisinier.

Comme Dom Jean est bon à tout faire, il se lève, le lendemain matin, à trois heures, pour boulanger, faire le pain sucré, mettre la table, cueillir les roses du jardin, bordi, borda.

Les cuisiniers, se réveillant, le matin, sont bien surpris de voir que le déjeuner est prêt. A la vue de Dom Jean, ils se disent :

— C'est encore une des idées de monsieur le roi !

Jaloux de voir le nouveau cuisinier si actif, ils se décident, sans tarder, de lui jouer un tour. Pendant qu'il est sorti, ils dévorent à belles dents tout ce qu'il a mis sur la table. Lorsque le roi arrive au déjeuner, ils accourent le prévenir :

— C'est un beau finaud que vous nous avez emmené ! Voyez la table qu'il vous a faite !

Apercevant la table dégarnie et malpropre, le roi entre en colère et gronde vertement son nouveau cuisinier :

— Dom Jean, n'as-tu pas honte ?

— Monsieur le roi, pourquoi vous en prenez-vous à moi ? La table que je vous ai préparée était propre, aussi bien garnie. Mais on m'a joué un vilain tour.

Il prend une haute salière et en tire du sel.

Il en prépare une forte médecine, qu'il boit d'un seul trait, disant :

— Que les cuisiniers en fassent autant !

Les cuisiniers, naturellement, refusent de se prêter à cette épreuve. Le roi leur dit :

— Ce n'est rien du tout ! Vous pouvez au moins en faire autant que Dom Jean, que vous dénoncez.

Acculés au pied du mur, ils boivent de la saumure et se mettent à vomir viande, lait, pain sucré et friandises.

— Ah ! dit le roi, je vois bien où est l'impos-ture. Dom Jean, viens-t'en avec moi !

Il le fait monter dans son carrosse et s'en retourne au château. La reine, les voyant arriver ensemble, se fâche tout rouge et fait une crise. Comme ce n'est pas la première fois, le roi ne s'en occupe pas outre mesure. Et, le même soir, il amène Dom Jean à un festin, chez un de ses amis.

C'était alors la coutume d'envoyer à la reine, qui n'assistait pas à ces festins, un panier rempli de bonbons et de fruits assortis. Le roi remet donc le panier à Dom Jean.

— Va porter ce dessert à ma petite choisie. Dom Jean, arrivé au château, s'assied par

terre, devant la chambre de la reine, et appelle :

— Ma petite choisie, ma petite choisie !

La chienne de la reine, dont "ma petite choisie" est le nom, arrive en sautant et en jappant. Elle dévore toutes les friandises.

A son retour, le roi demande à la reine si son envoi lui a plu.

— Un envoi, mais je n'en ai pas reçu ! dit-elle.

— Dom Jean, ici ! Pourquoi n'as-tu pas fait ma commission ?

— Monsieur le roi, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné. Devant la porte de la reine j'ai dit que le panier était pour "ma petite choisie".

— Si fait, si fait ! dit le roi, se souvenant de ses propres paroles.

— Tu vois, dit la reine, c'est la petite chienne qui a tout mangé.

— Aussi, reprend le roi, pourquoi l'appeler "ma petite choisie" ?

— Tu aimes mieux Dom Jean et la chienne que moi, la reine. Aussi j'en ai fini de toi et de tes pareils : je te quitte !

Elle part à la vive course, la câline à pic sur la tête, son châle autour du cou, sur le trottoir.



— En voilà, une belle affaire! dit le roi, bien en peine.

— Ne vous inquiétez pas trop! dit Dom Jean.

— Mon Dom Jean, il faut trouver le moyen de la faire revenir.

— Monsieur le roi, je vous en donne ma parole, demain elle sera de retour au château.

Dom Jean, se mettant à l'œuvre, fait dessiner de grands écriteaux: "Oyez, oyez!" à l'effet que la reine, ayant quitté son mari, il y a vacance au trône, dont le roi ne manquera pas de profiter. Il va épouser Martine, fille majeure du roi voisin. Tout son peuple est invité aux réjouissances.

Dom Jean se rend chez le plus grand fleuriste de la ville; la reine, faute de mieux savoir, s'était retirée chez lui.

— Bonjour, grand fleuriste! dit Dom Jean.

— Bonjour, monsieur! Qu'y a-t-il à votre service?

— De la part du roi, mon maître, je suis venu acheter vos fleurs, toutes vos fleurs.

— Pristi, toutes mes fleurs! Mais, cette fois, le roi n'y va pas de main morte.

— Tout va vite, reprend Dom Jean; le mariage ne peut tarder. On décore la chambre nuptiale.

— Mariage! mariage! s'écrit le fleuriste. Mais qui donc se marie?

— Le roi même! N'avez-vous pas lu les écriteaux?

Le fleuriste, derrière son comptoir, en tombe à la renverse; encore bien plus la reine, qui, ayant reconnu la voix du Dom Jean, se tient, derrière la porte, aux écoutes.

Aussitôt le serviteur du roi sorti, la reine remet son châle à son cou, et elle repart sur le trottoir, à la fine course. Arrivée au château, elle frappe à la porte:

— Qui est là? demande le roi.

— C'est moi, ta "petite choisie". Je suis prête à tout te pardonner.

Le roi, qui ne s'attendait pas à mieux, la reprend, sans même consulter Dom Jean.

— Je savais bien, dit Dom Jean, qu'elle ne manquerait pas de revenir.

Mais le bruit courait, grâce aux écriteaux, que le roi allait épouser Martine, princesse majeure. Le père de Martine, grandement insulté, proclame, au son du tambour, qu'il partira en guerre contre son voisin, à moins qu'il ne lui fasse réparation d'honneur.

— Tu m'en as mis, sur les mains, une belle

affaire! dit le roi, bien perplexe, à Dom Jean.

— Ne vous inquiétez pas pour si peu! répond son bon serviteur. Nous trouverons bien un moyen de s'en tirer à bon marché.

Le roi écrit à son voisin:

— Ne soyez point offensé! Dom Jean, mon serviteur vous apporte cette lettre et il règlera pour nous le différend. Il est l'homme le plus fin de la terre.

Le roi voisin, lisant ces mots, "l'homme le plus fin de la terre", s'écrie:

— Ah! tu es si fin que ça! Tu me construiras, d'ici à un an, une maison dans les airs, appuyée sur rien du tout.

Dom Jean répond:

— Vous aurez votre maison, à condition que vous me fournissiez les matériaux.

Lorsque Dom Jean rapporte à son maître la condition que lui a faite le roi offensé:

— Ah! dit son maître, pour le coup nous allons en voir de belles, lui qui a l'humeur belliqueuse!

— Moi, répond Dom Jean, je le tiens: il m'a promis de fournir les matériaux.

Dom Jean, rendu de grand matin sur la montagne, déniche quatre aiglons et les apporte

sous ses bras, deux d'un côté et deux de l'autre. De jour en jour, il les apprivoise, il les dompte, si bien qu'à la fin, ils se laissent harnacher et puis atteler. A leur harnais une maisonnette de carton est suspendue, aux quatre coins, à des cordelettes et, aussitôt que les aiglons prennent leur vol, la maisonnette se balance entre le ciel et la terre.

Au bout de l'année, Dom Jean, apportant avec lui ses aigles et sa maison de carton, se rend chez le roi voisin. Pan pan pan! frappe-t-il à la porte.

— Qui est là? crie le roi.

— C'est moi, Dom Jean. Vos matériaux sont-ils prêts? C'est à vous, qui faites bâtir la maison, de le savoir. Je suis prêt à commencer la besogne.

— Rien ne presse, mon cher Dom Jean.

— Demain, au petit jour, je me mettrai à l'œuvre. Si les matériaux ne sont pas prêts, parole du roi, mon maître, vous aurez de ses nouvelles!

— Vous êtes donc sorcier?

— Construire des maisons dans les airs, ça me connaît!

— Si vous permettez que je me dédise, mon-

sieur Dom Jean, je vous donnerai ma fille en mariage, et, en plus de la dot, un bâtiment chargé d'or fin.

— Gardez votre fille, mais donnez-moi la dot, et jurez de toujours respecter le roi, mon maître.

— Je le jure, mon bon monsieur Dom Jean!

— Dom Jean, sans y être tenu le moins du monde, lâche ses aigles harnachés. Prenant leur vol, ils apportent avec eux le petit château de carton, qui reluit au soleil.

— Voyez, dit-il, la maison suspendue sur rien, dans les airs!

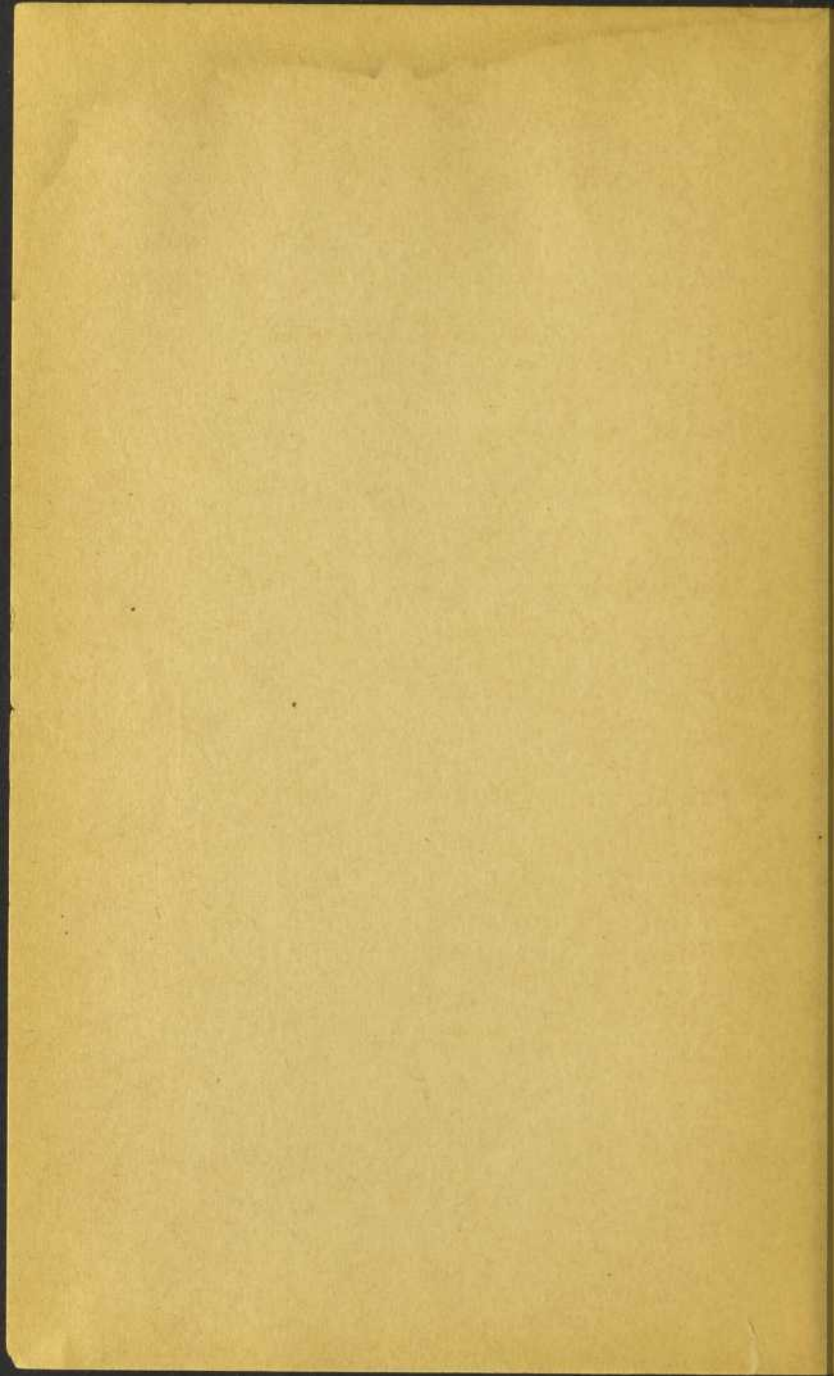
Transporté d'admiration, le roi s'écrie: —

— Mon voisin avait bien raison de l'écrire: voici l'homme le plus fin de la terre.

Lorsque Dom Jean, devenu capitaine d'un beau navire chargé d'or fin, revient au royaume du roi, son maître:

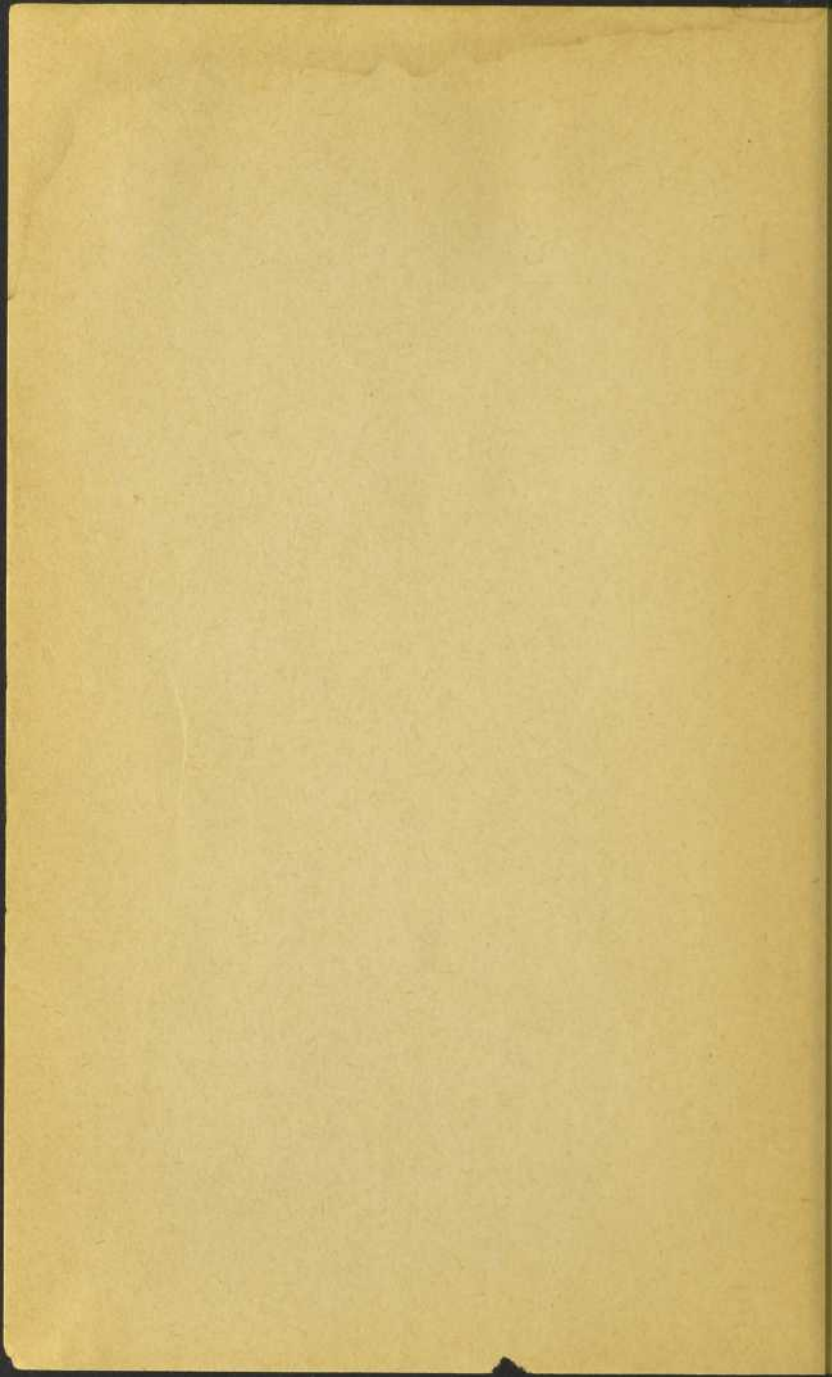
— Dom Jean, dit le roi, lui tendant la main, tu as droit à ma reconnaissance. Je te donne ma fille en mariage et la moitié de mon royaume.

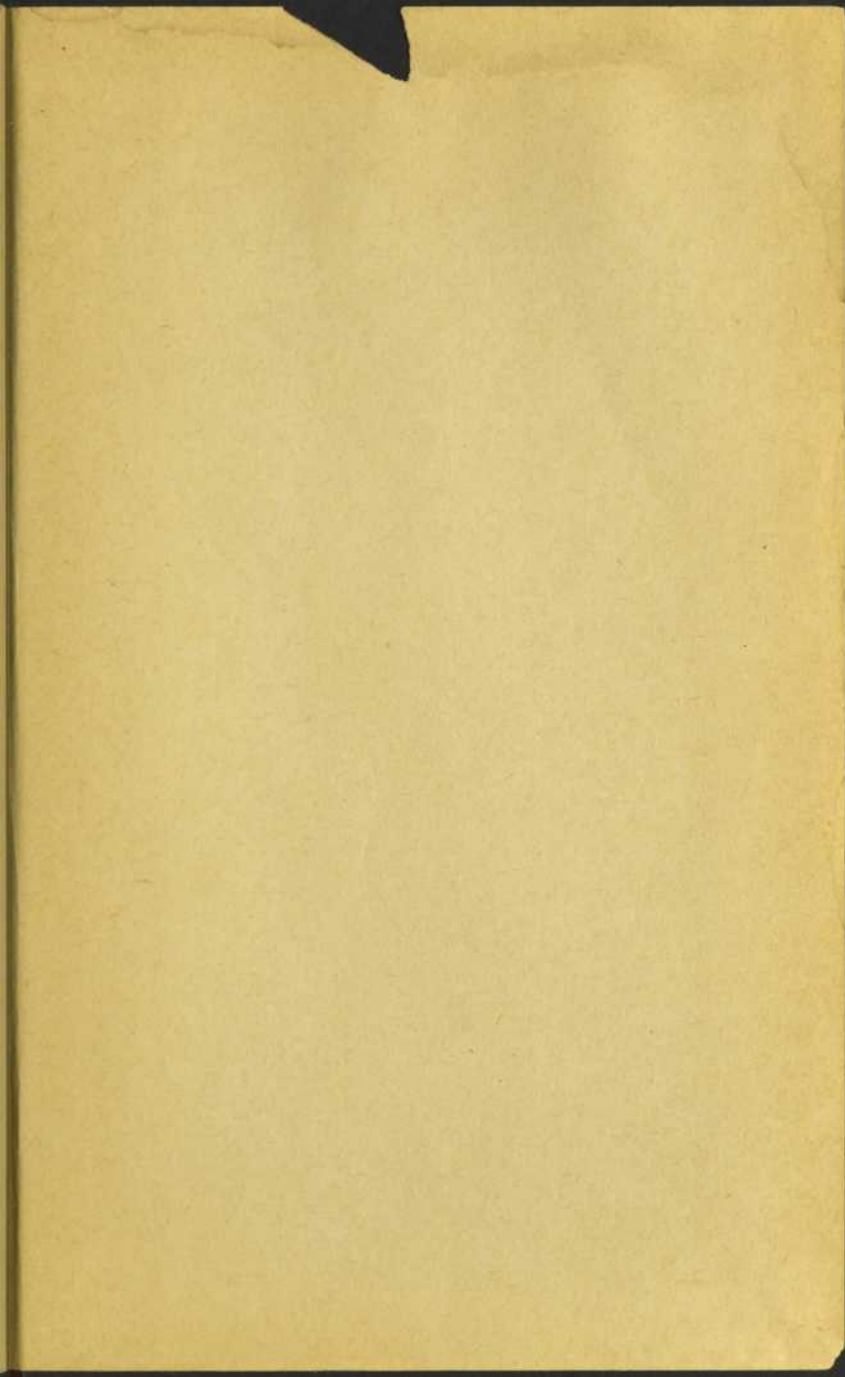
La reine, apprenant la nouvelle, bougonne comme toujours, mais personne ne s'en occupe. Moi pas plus que les autres.

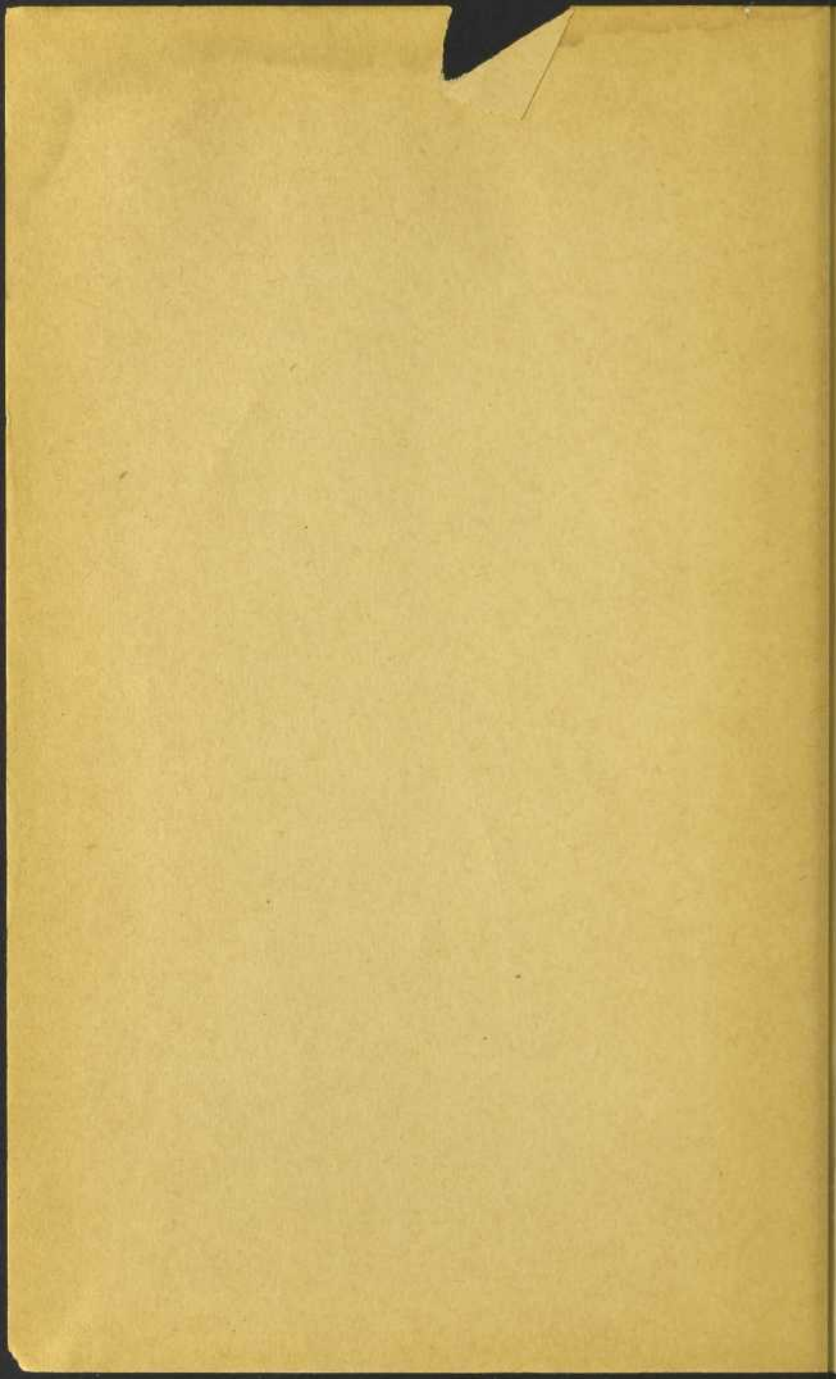


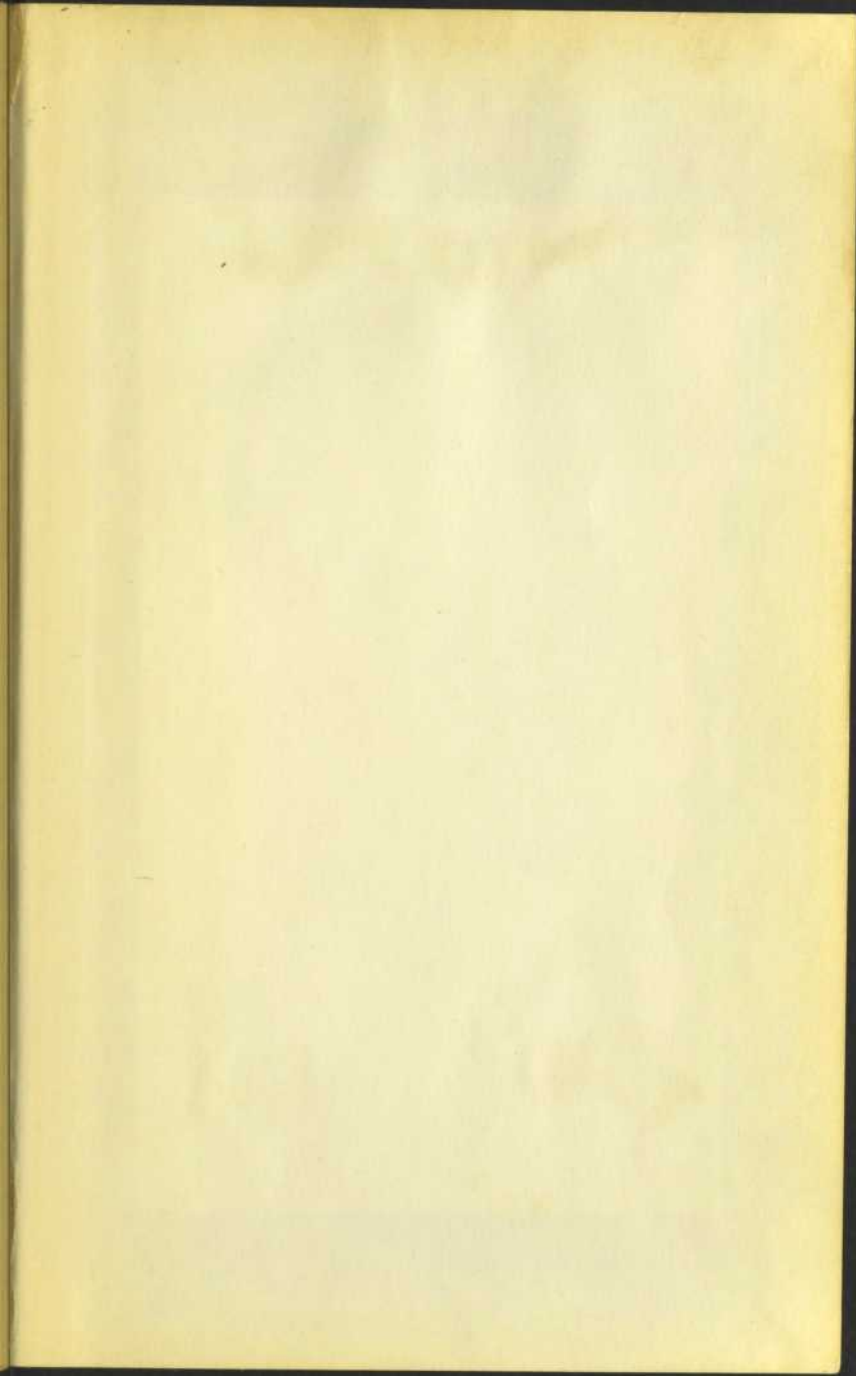
## TABLE DES MATIÈRES

Le sac de Robert . . . . .	13
Le charbon vif . . . . .	21
Le boulanger s'enrichit . . . . .	27
Puce est morte . . . . .	37
L'ours et le renard . . . . .	47
Le secret des animaux . . . . .	55
Petit-poucet . . . . .	63
Les deux magiciens . . . . .	69
Le cordonnier et la fileuse . . . . .	79
La reine bougonne . . . . .	91









**FEUILLET DE CIRCULATION  
DATE DUE**

FEV 10 1965			
DEC 10 1963			
JAN 13 1965			
OCT 13 1968			
JAN 28 1967			
FEV 11 1967			
OCT 10 1967			
DEC 15 1967			
JUL 16 1969			
DEC 6 1967			
AUG 4 1968			
9 JUL 1978			

398.4

.242011

B

PIERRE DUVRARD. RELIEUR  
(RESTAURATION)

BNQ



000 435 493